

L'aspiration en basque: phonématique et analogie^{1, 2}

Aspiration in Basque: Phonematics and analogy

Jean-Philippe Gonzalez-Epperre, Beñat Oihartzabal*

IKER (UMR5478, Bayonne)

ABSTRACT: This study is divided into two parts. First, it examines the phenomenon of Basque aspiration in its diachronic and diatopic occurrences and extensions, considering its various manifestations as borrowing, analogical imitation, and prosodic reinforcement, as well as its etymological basis. Second, building upon this examination, a hypothesis is proposed regarding the phonetic origin of aspiration in Basque, suggesting that it results from the articulatory weakening of a former uvular fricative phoneme that has since disappeared (see also Manterola & Hualde 2021, who independently arrive at a similar conclusion). The general conclusion of the study, therefore, is that modern Basque aspiration originates, first, from the evolution of an ancient phoneme, and second, from a geographically circumscribed phonotactic phenomenon involving the purely analogical extension of that phoneme.

KEYWORDS: Aspiration; analogical extension; etymology; uvular fricative; labial fricative.

RÉSUMÉ: *Cette étude se divise en deux parties: dans un premier temps est examiné le phénomène de l'aspiration basque dans ses occurrences et extensions diachroniques et diatopiques, sous les aspects distincts de l'emprunt, de l'imitation analogique et du renforcement accentuel, ainsi que sous celui de son fondement étymologique interne; dans un deuxième temps, sur la base de cet examen, une hypothèse est formulée sur l'origine phonétique de l'aspiration en basque comme résultant de l'affaiblissement articulatoire d'un ancien phonème fricatif uvulaire aujourd'hui disparu (voir aussi, dans le même sens,*

¹ *Editoreen oharra:* Artikulu hau Jose Ignazio Hualderen omenaldiari zegokion zenbakian (ASJU 58) ateratzeko zen, baina ezin izan zen garaiz eraman inprintara. Omenaldi horretako artikuluak bezala, kidokoan ebauziorik gabeko lana da hau. Editoreek eginiko moldaketa eta egokitzapen ugariak eskertuz, egileek bere gain hartzen dituzte artikulu honetako ideiak oro.

² Omenaldi-liburu hau eskainia zaion J. I. Hualde, hizkuntzalari eta ikerketa lagunari bihoazkio hemenidik ere gure eskerrik eta goresmenik zinenak, euskararen ikerlanei egin eta egiten dizkien ekarpen ezin preziatuzkoengatik.

*** Correspondence à / Correspondence to:** Beñat Oihartzabal. IKER UMR 5478-CNRS. Gaztelu Berria, 15 Paul Bert plaza (64100 Baiona). – b.oyharcabal@orange.fr

Comment citer / How to cite: Gonzalez-Epperre, Jean-Philippe; Oihartzabal, Beñat (2025). «L'aspiration en basque: phonématique et analogie», ASJU, 59 (1), 177-211. (<https://doi.org/10.1387/asju.27517>).

Reçu/Received: 23-03-2024; Accepté/Accepted: 13-11-2024. Publié online / Published online: 05-05-2025.

ISSN 0582-6152 - eISSN 2444-2992 / © UPV/EHU Press



Ce travail est sous licence
Creative Commons Atribución 4.0 Internacional

mais de manière indépendante, Manterola & Hualde 2021). La conclusion générale de l'étude tend par suite à établir que l'aspiration basque actuelle résulte, en premier lieu, de l'évolution d'un phonème antique, puis, en second lieu, d'un phénomène phonotactique, géographiquement délimité, d'extension purement analogique du phonème.

MOTS-CLÉS: aspiration; extension analogique; étymologie; uvulaire fricative; labiale fricative.

1. Introduction

L'aspiration représente un thème classique des études phonologiques basques. Dans le passé, tous les spécialistes du siècle dernier, depuis Uhlenbeck (1909), Gavel (1920), Larrasquet (1939), Lafon (1948, 1958), et surtout Michelena (1950, 1951, 1977), l'ont décrite et analysée.

La présente étude s'appuie sur ces divers travaux, comme sur d'autres, plus récents, tels Hualde (1993), Gaminde *et al.* (2002), Mounole (2004), et Coyos (1994, 1999), ou encore ceux mentionnés dans le courant du texte et la bibliographie.

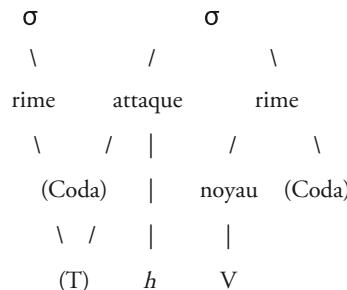
A l'inverse, d'autres phonologues, qui ont élaboré dans un passé récent des propositions d'analyse nouvelles (Egurtzegi 2014; Igartua 2008, 2015; Lakarra 2009; Salaberri 2017), n'ont pas été retenus ici car leurs vues concernant ce thème ne s'insèrent pas dans l'économie générale de la présente étude, laquelle restera essentiellement fondée sur les éléments d'analyse phonologiques traditionnels du 20^{ème} siècle, et, plus spécialement, pour la diachronie, sur les principes méthodologiques développés par Michelena dans ses nombreux travaux de phonologie diachronique, et qu'il résuma ainsi: «El método que aplico [...] es sencillamente el viejo método comparativo. Se trata de substituir, con ayuda de las distintas variantes registradas de una palabra, la de esa palabra en el vasco común» (Michelena 1950: 444).

Toutefois certaines analyses, très généralement acceptées, y compris par Michelena lui-même, et très profondément ancrées, n'ont pas été retenues ici. En premier lieu, nous n'avons pas suivi l'opinion quasi-consensuelle selon laquelle le *-n- lenis* intervocalique se transformerait en souffle laryngal ou glottal aspiré (*-h-*). Ceci, pour deux raisons connexes: tout d'abord, aucune explication technique efficiente d'une «transformation» du *[-n-]* en *[-h-]* du point de vue articulatoire n'a été identifiée par les auteurs dans les études de phonétique basque et, d'autre part, une telle hypothèse créerait ici un cas particulier non justifié et techniquement contradictoire avec l'explication générale proposée, laquelle reprend pour l'essentiel l'analyse défendue déjà par Gavel (1920: § 117).

En second lieu, nous ne suivons pas la tradition des études basques qui analyse les «occlusives aspirées» comme des unités phonématisques (les grammaires basques des dialectes concernés citent régulièrement les digraphes *ph*, *th*, *kh* parmi les consonnes), car nous privilégions une analyse en termes de groupe ou suite de segments consonantiques distincts (occlusive sourde + fricative glottale).³

³ Hualde (1993: 299) également propose une analyse en termes de *cluster* consonantique des «consonnes aspirées» en arguant de la contrainte phonotactique qui bloque les suites *[CCC [N dans les attaques syllabiques du basque, lesquelles n'admettent pas plus de deux consonnes. Ainsi, alors que les suites [pra] ou [pha] sont bien formées, la malformation de *[phra] est directement expliquée, du fait de la présence de 3 consonnes en attaque de syllabe, contrairement à ce qu'il en est dans les deux autres exem-

Nous définissons ici l'aspiration comme l'émission d'un souffle laryngal ou glottal d'intensité variable, accompagnant l'articulation d'une voyelle en sommet de syllabe, et donc en position finale d'attaque de syllabe, celle-ci ayant éventuellement une coda en finale. Lorsque l'aspirée est initiale de syllabe, elle peut être précédée d'une voyelle (*aho* 'bouche', *ohe* 'lit', d'un glide, *oihu* 'cri', *auher* 'paresseux', d'une sonante (vibrante, latérale ou nasale) en deuxième syllabe, ou de \emptyset . Mais lorsqu'elle est accompagnée par une autre consonne en initiale d'attaque, il s'agit d'une occlusive sourde (*p, t, k*):⁴



En phonétique basque, il est traditionnel de traiter ainsi de «consonnes aspirées», mais, en réalité, il s'agit là simplement de consonnes qui sont suivies d'une voyelle aspirée: de fait, après des sonantes comme /l/ (ex.: *elhe* 'parole'), /n/ (ex.: *munho* 'colline'), /r/ (ex.: *erhi* 'doigt') ou /r/ (ex.: *urrhats* 'pas de marche'), il est bien évident que l'aspiration appartient à la syllabe qui suit cette consonne et s'applique à la voyelle initiale de cette syllabe suivante. Mais pour autant, en ce qui concerne les occlusives sourdes de mots tels que *khe* 'fumée', *apho* 'crapaud' ou *athe* 'porte', c'est aussi la voyelle qui est aspirée, car ici l'ouverture de l'occlusive se combine avec l'aspiration.

bles, où l'attaque ne contient que deux consonnes (pas de segment spécifique correspondant à la fricative glottale) et où la syllabe est donc bien formée. Si *ph* dans *lphral* était une unité phonémique, et non un groupe consonnantique, la malformation de la syllabe devrait recevoir une nouvelle explication, puisque l'attaque syllabique serait alors biconsonnantique. L'argument nous paraît effectivement indiscutables.

4 C'est ce que montre le schéma du texte où l'occlusive (T) se trouve associée à deux syllabes conjointes. Lafon (1958 [1999: 123]), en relevant l'opposition entre des phrases telles que *bádiuké* et *bádükhé* ('tu l'auras aussi' vs 'il y a de la fumée aussi'), semble indiquer que dans cette première interprétation l'occlusive vélaire est ambisyllabique et correspond à la fois à la coda du verbe conjugué (suffixe de 2ème p. sg.: *dük + ere*), et à l'initiale de l'attaque syllabique réalisée (*kh-é*) après enclitisation de *ere* 'aussi'. Notons qu'il est possible qu'en l'occurrence, la construction syntaxique, du fait de la présence du connecteur *ere*, influence un découpage obstaculisant l'ambisyllabicité dans la première interprétation. Pour Lafon, en effet, dans la prononciation, les occlusives aspirées se trouvent toujours à l'initiale d'une syllabe, y compris lorsque l'analyse morphématique indique que de façon sous-jacente, l'occlusive est également rattachée à une seule syllabe; Lafon (1958 [1999: 121]) indique ainsi: «Dans la prononciation courante, *bádit hében*, 'je l'ai ici', *bádük hében* 'tu l'as ici', se prononcent *ba-di-thé-ben*, *bá-dü-khé-ben*». Les locuteurs souletins que nous avons sollicités pour dire ces phrases en marquant les syllabes et donc leurs frontières, ont plutôt privilégié une prononciation: *bá-dít-thé-ben*, *bá-diuk-khé-ben*. Ils ont rejeté la syllabisation rapportée par Lafon, dans laquelle l'occlusive (le suffixe verbal personnel de 1ère ou 2ème p.: *-t*, *-k*) n'est pas liée à la syllabe précédente. Ces mêmes locuteurs, à l'opposé, ont syllabisé différemment l'expression *eskerrik hanitx* ('merci beaucoup'), en rattachant l'occlusive à la coda de la première syllabe (post-tonique) et en marquant bien la rupture accentuelle avec la seconde syllabe: *es-ké-rrik- há-nitz*. Nous remercions Allande Etxart, ainsi que Pierra et Margaita Etxekopar, tous trois natifs d'Alzai, de nous avoir fait part de leurs intuitions en la matière.

piration de la voyelle subséquente dans la même syllabe et hors délimitation hétérosyllabique. Au demeurant, il n'existe pas de formes lexicales nues se terminant par une «consonne aspirée» telle que *kh*, *ph* ou *th* pas plus que par *h* en général, exception faite des quelques exemples souletins divergents étudiés par Coyos (1994, 1999) et qui semblent être des innovations assez récentes.

Déjà au début du 18^{ème} siècle, Pierre d'Urte, natif de Saint-Jean de Luz, dans sa *Grammaire* (n.^o 9), cité par Michelena (1977: 205), indiquait clairement (orthographe française modernisée): «L'*H* on le met devant et après les voyelles, et on le prononce toujours avec aspiration; *hartça* 'ours', *herioa* 'la mort', *hiria* 'ville', *sukhaldéa* 'foyer', *olha* 'forge', *ognhacéa* 'douleur qui regarde le corps'». Cet auteur et locuteur natif ne différenciait donc en rien les aspirations précédées ou non précédées d'une consonne ou bien, autrement dit, les consonnes (quelles qu'elles fussent), suivies ou non suivies d'une aspiration.

On peut supposer qu'une telle idée de «consonne aspirée», quelque peu artificielle et sans réelle utilité phonologique en langue basque, est due à l'influence dominante au 19^{ème} siècle des études phonétiques concernant le grec ancien et le sanskrit, langues dans lesquelles il semble exister effectivement des consonnes aspirées. Dès lors, parler de «consonne aspirée» et, plus particulièrement, d'occlusive aspirée, pour le basque est seulement une commodité traditionnelle de langage ayant une réelle utilité ponctuelle, mais qui doit conserver le sens précis de «phonème consonantique suivi d'une aspirée introduisant une voyelle».

2. Considérations générales

2.1. Remarque 1: Transcription, définition et extension géographique

La transcription graphique de l'aspiration basque s'effectue communément en alphabet latin par la lettre <H/h>. Cependant, s'agissant des consonnes occlusives suivies d'une aspiration vocalique (*kh*, *ph*, *th*) on peut trouver dans la littérature basque ancienne une graphie différente par redoublement de la consonne; ex.: *iccusi* pour *ikhusi* 'vu/voir', *appate* pour *aphate* 'abbaye' ou encore *Atturri* pour *Athurri* 'Adour, fleuve', ainsi chez Étxeberri de Sare (17^{ème}/18^{ème} siècles).

En phonétique basque proprement dite l'aspiration est donc l'émission d'un souffle laryngal ou glottal d'intensité variable pouvant accompagner l'articulation d'une voyelle. Dans le langage courant, comme il est bien connu, le terme d'aspiration réfère à un mouvement de l'air vers l'intérieur de la bouche, tandis qu'en phonétique, au contraire, il s'agit d'un mouvement vers l'extérieur, conformément au sens originel de ce terme en latin. Ce flux vocal passe par la glotte alors que les cordes vocales sont relativement écartées, d'où la caractérisation segmentale de +/- [écartement glotte] souvent retenue aujourd'hui pour ce phonème, à côté de celle liée au délai du voisement post-ouverture (VOT, Voice Onset Time). A cet égard, les études acoustiques sur le souletin (Mounole 2004; Gaminde *et al.* 2002) ont démontré la pertinence du trait exprimant la longueur de l'intervalle entre l'ouverture de l'occlusion et le début du voisement lié à la voyelle suivante (VOT).

Si le phénomène de l'aspiration semble, à date antique, avoir concerné la totalité des parlers basques des deux côtés des Pyrénées, tout particulièrement dans ses

occurrences phonématiques, depuis le Moyen-Âge son domaine géographique d'utilisation s'est réduit au territoire situé au nord de la ligne de crête orientale jusqu'au fleuve Bidassoa, soit depuis la Soule jusqu'au rivage atlantique du Labourd. Cette réduction territoriale semble actuellement se poursuivre et l'aspiration s'atténuer pour même disparaître progressivement en labourdin de la côte, ce qui atteste de la diminution continue de son «rendement phonologique».

2.2. Remarque 2: Contraintes distributionnelles

Comme il est bien connu (cf. Coyos, Gavel, Lacombe, Lafon, Larrasquet, Michelena), dans la langue post-médiévale,⁵ l'aspiration ne peut pas se produire après une consonne sifflante ou chuintante, ni après une occlusive sonore, ni après un /m/, ni après une occlusive immédiatement précédée d'une sifflante ou d'une chuintante, pas plus que, généralement, en finale absolue. Cette situation très restrictive, qui ne paraît pas justifiée par des raisons articulatoires, est probablement à mettre en relation avec l'origine antique de l'aspiration.

2.3. Remarque 3: Contraintes phonotactiques

Comme indiqué encore par les auteurs mentionnés dans la remarque précédente, l'aspiration basque d'époque post-médiévale ne peut porter que sur une seule syllabe d'un même mot, et seulement sur la première ou bien la deuxième syllabe du mot. Si, par exception, l'aspiration apparaît sur deux syllabes d'un même mot ou bien au-delà de la deuxième syllabe, c'est qu'il s'agit alors d'un mot composé de deux éléments qui sont encore ressentis comme distincts;⁶ par exemple, *astelehen* 'lundi', de *aste* + *lehen* (lit. 'premier de la semaine') ou *hilabéthel/ihlabéthē* 'mois', de *ilha* + *bethe* ('mois plein').

Quant à l'apparition exceptionnelle d'une aspiration non-étymologique en troisième syllabe dans le mot souletin et bas-navarrais oriental *asteharte* 'mardi' (ailleurs *astearte*), curieusement divergente d'une variante souletine *astizken* (Belapeyre et *Oloroeko katexima*, Gèze; sinon et ailleurs *asteazken*), elle reste à élucider.

2.4. Remarque 4: Caractère distinctif de l'aspiration

Historiquement, dans le territoire concerné, l'aspiration peut clairement jouer le rôle d'un phonème distinctif, surtout à l'initiale absolue; par ex. *ala* 'ou bien' / *hala* 'ainsi', *ari* 'actif' / *hari* 'fil', *olha* 'cabane, forge' / *hola* 'comme ça', mais aussi en syllabe intérieure, *ohola* 'planche', *naiz* 'je suis' / *nahiz* 'voulant, quoique', ou encore *zur* 'bois' / *zuhur* 'sage', et notamment après sonante: *eri* 'malade' / *erhi* 'doigt'. Ce phénomène renvoie apparemment au fonds antique de la langue.

⁵ Michelena (1951: 548, n. 20) cite, extrait des textes médiévaux (*Reja de San Millán*) une forme comme *Hagurahin* (moderne *Agurain*), avec deux *h*.

⁶ Larrasquet (1939: 79) donne divers exemples de composés avec deux aspirées, comme *bethóhil* [*bégi* + *óhil*] ('regard fuyant; lit. 'oeil farouche').

2.5. Remarque 5: Les variations dans les manifestations de l'aspiration

Dans sa région d'extension le phénomène apparaît comme globalement homogène: il affecte généralement les mêmes mots, ce qui va ainsi dans le sens de son caractère étymologique. Pour autant, il existe aussi des discordances; par exemple, souletin *aize* 'vent' / labourdin *haize*, soul. *eziir* 'os' / lab. *hezur*, soul. *gaiherdi* 'minuit' / lab. *gauerdei*. Il semble bien que, dans de tels cas de discordance, la présence de l'aspiration constitue, en fait, une innovation articulatoire, pouvant être due à des raisons d'analogie d'ordre lexical ou de renforcement de l'accent syllabique, ainsi qu'on le verra plus avant.

2.6. Remarque 6: Aspiration et accent de mot

L'hypothèse d'une relation fondamentale, en basque, entre l'aspiration et l'accentuation antique, et, sauf cas particulier, de leur position fréquente sur la deuxième syllabe du mot, a été rigoureusement étudiée par Michelena dans les chapitres concernant l'accent basque de *FHV*. Mais elle sera ici précisée et nuancée pour ce qui est de la position en première syllabe et quant à la nature de cette relation fondamentale.

3. Proposition de classification et d'analyse

Le principe de classement retenu ici, de type pragmatique et pédagogique, consistera à tenter d'observer et d'ordonner les données en partant, *grosso modo*, des cas apparemment les plus simples pour poursuivre vers les cas apparemment plus complexes.

3.1. L'aspiration à l'initiale absolue

3.1.1. Emprunt lexical

C'est le cas de figure le plus simple mais aussi le plus rare. Il s'agit principalement de quelques emprunts aux parlers romans voisins comme le gascon, où l'aspiration est toujours en vigueur, ou comme le castillan ancien, qui la pratiquait communément dans son état médiéval: par exemple le mot basque *hastio* 'répugnance' est emprunté directement au castillan médiéval (*hastío*, du lat. *fastidium*); quant à l'adjectif labourdin *hamikatua* 'affamé', il est construit sur le mot gascon *hami* 'faim' provenant du latin *faminem*.

Ce type d'emprunt montre, évidemment, que si le basque ancien a reproduit l'aspiration romane sans aucun changement c'est qu'il disposait lui-aussi de ce même phonème. Mais comme il est bien connu, cette aspiration dans les langues romanes voisines provient de la modification de la prononciation latine d'un /f/ initial par substitution à la fricative latine labio-dentale ou bilabiale sourde du souffle laryngal noté *h* (ex.: latin *filium* donnant gascon *hilh* et castillan *hijo*).

En basque, en revanche, contrairement à une opinion répandue, le /f/ latin, qui était inconnu de la langue antique, ne semble jamais avoir été rendu par l'aspiration, comme en gascon et castillan, mais par une labiale occlusive ou bien une fricative

seulement secondaire: par ex. lat. *fagu(m)* 'hêtre' a plutôt donné basque *pagol/phagol fago* et *bago* et lat. *festa* 'fête religieuse' basque *pestalphestal/festa* et *besta*. Si une aspiration peut apparaître en basque, c'est donc comme un trait articulatoire secondaire suivant l'occlusive initiale. De même le lat. *filu(m)* 'fil' a donné le basque *pirul/phiru* 'brin, fibre'. Par ailleurs, avec une aphérèse très remarquable à l'initiale, le verbe navarro-roman *afeitar* 'apprêter', en ancien castillan *ahechar*, a donné le b. *peitatu* 'apprêter un hameçon' et son déverbal *peita* 'appât d'hameçon', de même que le vocable navarro-roman *defeito* 'défaut' a produit le b. *peitul/phetxül/pettol/peto* 'défaut, ratage'. On peut supputer également que le vocable latin *defensa* 'protégée', qui a donné cast. *dehesa* 'territoire réservé', est à l'origine du basque *pentzel/phentze* 'prairie clôturée' à la suite d'une possible évolution avec aphérèse du type *defensa* > **de-pentza* > **pentza* / *pentze(a)* (cf. anglais *fence* 'clôture de champ', par aphérèse de fr. *defencel/defense*).

Pour ce qui est du mot *urkhatu* 'pendu/pendre' provenant du latin *furcatum*, il a dû être emprunté par l'intermédiaire des parlers voisins romans (cf. castillan *ahorcado* et gascon *horcat*) sous une première forme **hurkhatu*, dont la syllabe initiale était atone, puis subir un transfert ultérieur de l'aspiration par métathèse sur la deuxième syllabe sous l'accent (de *hurkátu* à *urkhátu*).

Ceci considéré, puisque l'aspiration néo-romane à l'œuvre en gascon et castillan n'est manifestement pas d'origine romane, mais semble une réalisation phonétique attribuable, traditionnellement, et selon toute vraisemblance, à un substrat articulatoire de type proto-basque, car la langue aquitaine des proto-gascons était clairement de caractère euskarien, il est logique de se demander pourquoi le /f/ latin a produit l'aspirée [h] en parler néo-roman post-euskarien et la plosive [p] en langue basque. La réponse à cette question est précisément à rechercher dans le fait que la langue basque et la langue romane constituaient deux systèmes phonologiques distincts ayant chacun sa logique et ses équilibres internes propres: en basque la fricative labiale sourde latine /f/, qui était inconnue du répertoire phonétique autochtone, a été rendue par le son semblant le plus proche, soit la plosive labiale sourde [p], sans aucunement perturber le système phonologique basque où, par définition, il n'existait pas d'opposition /f/ vs /p/; mais, tout au contraire, cette solution spontanée ne pouvait pas être mise en oeuvre à l'intérieur du système phonologique néo-roman lui-même, car elle aurait abouti à neutraliser l'opposition phonologique romane pré-existante entre /f/ et /p/ et ainsi à déséquilibrer le système; c'est pourquoi les locuteurs néo-romans qui ne savaient pas prononcer le souffle labial latin /f/ l'ont remplacé, en tant que réalisation allomorphe, par le souffle laryngal [h], qui faisait partie de leur répertoire phonétique pré-roman, tout en préservant ainsi l'opposition phonologique déjà existante entre deux phonèmes latins distincts (/f/ vs /p/ devenue /h/ vs /p/) dans la langue néo-romane. A titre d'exemple les proto-Basques romanisés, en parlant latin, ne pouvaient pas prononcer le mot *filum* 'fil' sous la forme *pilum* 'lance', sans risque de confondre les deux concepts, et ont donc articulé le premier *hilo/hil*; mais, à l'inverse, en parlant basque, ils ont pu reproduire sans confusion phonologique le *filum* latin sous la forme **pilul/p(h)iru* 'fibre' si ce lexème n'existe pas déjà avec un autre sens dans leur parler autochtone.

Toutefois, sur le point ainsi évoqué, on a constaté que le parler néo-roman de Navarre, qui s'est également développé sur un substrat vascon, ne présente pas cette

substitution articulatoire du souffle labial latin par le souffle laryngal basque, mais maintient intact le /f/ latin. L'explication de cette situation particulière réside probablement dans le fait que le son /h/ avait déjà disparu de la langue basque parlée dans le sud de la Navarre à l'époque de la romanisation linguistique et n'était donc plus disponible pour servir d'élément de substitution.

Pour ce qui est d'autres exemples d'aspiration éventuellement empruntée, dans le cas de la concordance entre le souletin *hatü* 'effets personnels, balluchon du berger' et le castillan *hato* (de signification voisine), il reste à établir dans quel sens le vocable a circulé et quelle en est l'origine («incertaine» selon l'Académie espagnole). Pour ce qui concerne le mot *hanka* 'hanche', d'origine germanique, il semble avoir été emprunté à la langue des Francs ou des Wisigoths de l'ancienne Aquitaine ou d'Ibérie. De même le mot *harpoin* 'harpon' a pu être emprunté aux Vikings, soit directement, soit par l'intermédiaire des langues voisines, qui connaissaient aussi l'aspiration.

3.1.2. *Imitation analogique à l'initiale*

Ce phénomène d'aspiration secondaire semble assez fréquent. Il peut être, soit ancien et commun à tous les parlers de la région «aspirante», soit plus récent et particulier à certains d'entre eux. On constate, en effet, que certains mots basques présentant classiquement une aspiration à l'initiale absolue correspondent à des formes anciennes ou à des étymons qui ne la comportaient pas. Par exemple basque commun *hiri* 'ville, bourg' renvoie à une forme antique non aspirée *ililiri*, de même qu'en toponymie on trouve *Irigoien* ou *Irigarai* en Soule contre *Hirigoien* ou *Hirigarai* en Labourd. Pareillement le vocable ancien *aran* 'vallée' donne en toponymie *Aranbüü* en Soule et *Haranburu* hors de Soule. Par ailleurs lat. *arena* 'sable' est rendu par labourdin *harea* et souletin *hariña*, tandis que le lat. populaire *rocca* 'roc' a produit *arroka* en souletin mais *harroka* en labourdin.

On peut penser que de telles aspirations manifestement non-étymologiques sont des adjonctions secondaires de type analogique, généralisées ou bien seulement localisées: l'aspiration innovante et commune de *hiri* 'bourg, ville' semble analogique du mot *herri* 'village, pays', tandis que celle de *harea/hariña* 'sable, gravier' semble influencée par *harri* 'pierre, caillou'. Mais, comme vu ci-dessus, si une analogie de ce type s'est produite en Labourd avec *harroka* 'roc, rocher', cela n'a pas été le cas en Soule qui a gardé *arroka*.

Ainsi donc, dans ce type d'exemples, lorsque l'aspiration à l'initiale absolue est commune à tout le territoire, elle peut être, soit antique et originelle (*herri*), soit secondaire et analogique (*hiri*). La discrimination entre ces deux types d'aspiration initiale, selon les mots, reste à étudier plus précisément. Mais en pratique si, dans la zone géographique concernée, l'aspiration à l'initiale n'est pas commune mais localisée, elle est alors très probablement de caractère secondaire et analogique. Dans ce cas la question est de retrouver ou de supposer le vocable aspiré ayant servi de modèle; par exemple: souletin *aize* / non-souletin *haize* (d'après *hats* 'souffle', où l'aspiration est commune?) ou bien souletin *aran* / non-souletin *haran* en toponymie (d'après *herri*, au sens de 'territoire cultivé'?), ou encore souletin *arotz* 'forgeron' / labourdin *harotz* (probablement d'après le commun *hargin* 'maçon'). En sens inverse

l'aspiration est présente en souletin pour le mot *hüme* 'petit d'animal', mais absente dans le labourdin *ume* 'petit d'animal ou d'humain' (cf. l'inscription de Lerga UMME SAHAR), du fait de l'analogie probable en souletin avec le mot commun *haur* 'enfant'; de même elle est présente dans le souletin *hürrün* 'loin' et absente dans le labourdin *urrun* du fait de l'analogie en souletin avec les mots *hürran/hüllan* 'près'.

3.1.3. *Le cas particulier des monosyllabes vocaliques souletins*

Tous les mots souletins monosyllabiques à initiale vocalique présentent l'aspiration, à la différence des autres parlers: ex. non-souletin *ur* 'eau' / soul. *hur*; non-souletin *on* 'bon' / soul. *hun*; non-souletin *or* 'chien' / soul. *hor*, non-souletin *oin* 'pied' / soul. *huñ*, etc. Il est bien clair que, dans un contexte historique et géographique de fort développement et non de régression de l'aspiration, ce type d'aspiration en souletin constitue une innovation localisée, qui n'a aucun fondement étymologique. L'explication de ce phénomène particulier semble liée à l'intensité de l'accent tonique souletin: dans ce parler, où le relief accentuel est particulièrement marqué, tout monosyllabe semble avoir porté nécessairement un accent de mot sur son unique voyelle ou diptongue, dont l'articulation a été alors renforcée par l'émission d'une aspiration. Dans ce cas précis l'aspiration apparaît ainsi comme jouant le rôle d'un marqueur complémentaire de l'accent tonique. Il conviendra de s'interroger sur l'origine d'un tel marqueur.

En ce qui concerne le mot commun *hurl/hür* 'noisette', l'aspiration n'apparaît pas dans les toponymes qui en sont dérivés, comme *Urriztoi* en Basse-Navarre ou *Ürrüsstoi* en Soule, et doit donc avoir un caractère secondaire, à moins que son caractère monosyllabique n'ait préservé une aspiration originelle qui aurait ensuite disparu en composition.

3.1.4. *L'aspiration primitive ou étymologique sur voyelle à l'initiale absolue*

C'est l'un des cas de figure les plus importants. En dehors des rares emprunts lexicaux comportant une aspiration et des cas particuliers d'innovation d'ordre analogique ou prosodique, vus ci-dessus et qui restent eux-mêmes souvent à éclaircir, demeure la question essentielle des vocables originels ou antiques présentant l'aspiration à l'initiale absolue et qui sont communs à toute la région considérée. A cet égard, des mots de facture ancienne comme *harri* 'pierre', *herri* 'village, pays', *hitz* 'mot', *hotz* 'froid' ou *hamar* 'dix' peuvent être réunis, au moins provisoirement, dans une même catégorie de l'aspiration originelle ou étymologique à l'initiale absolue.

Dans le *Dictionnaire basque-français* de Pierre Lhande (1926) qui comporte un peu plus de 1.100 pages d'entrées, les mots commençant par la lettre <h>, autrement dit par une «voyelle aspirée», représentent près de 70 pages, ce qui est un nombre relativement important en comparaison des mots commençant par une «voyelle nue» (A: 93 pages; E: 84 pages; I/J: 107 pages; O: 51 pages; U/Ü: 30 pages). Comme il a été indiqué plus haut, très peu de mots basques commençant par un <h> sont des emprunts, ce qui montre que le fonds des mots anciens ainsi «aspirés» est très fourni. Cette aspiration antique sur les voyelles à l'initiale absolue n'est pas ordinairement liée à l'accentuation, puisque celle-ci en basque ancien s'applique communément

sur la deuxième syllabe des mots polysyllabiques, mais paraît bien avoir un caractère phonématique.

Il est très important de remarquer, à cet égard, que les mots latins ou romans accentués sur une voyelle à l'initiale absolue ne produisent normalement aucune aspiration en basque; par exemple: lat. *ánima* / b. *arima* 'âme', lat. *órgana* / b. *orga* 'charrette', lat. *ópus* / b. soul. *ophütz* 'résultat, effet d'une action', etc. Pour le mot roman *arma* 'arme', la discordance entre souletin *arma* et labourdin *harma* doit s'expliquer par un facteur d'ordre analogique restant à déterminer (influence de *harri* 'pierre', *habaila* 'fronde', *haizkora* 'hache', *harpoin* 'harpon', etc.?).

On peut donc inférer de ces diverses observations que l'aspiration sur les voyelles à l'initiale absolue, une fois écarté le cas particulier des monosyllabes souletins et des réflections analogiques, n'est donc pas un marqueur complémentaire lié à l'accentuation mais bien la trace d'un phonème.

3.2. L'aspiration intervocalique (sur la deuxième syllabe et sous l'accent)

Il s'agit là aussi d'un des cas d'occurrence les plus fréquents. L'aspiration s'intercale entre la première et la deuxième voyelles contigües du mot, cette dernière se trouvant placée sous l'accent syllabique primitif (ex.: *ahizpa* 'soeur de fille', *zahar* 'vieux, vieille', *nahi* 'vouloir, volonté'), ou aussi entre une voyelle et une diphthongue accentuée (ex.: *mahain* 'table', *ohoin* 'voleur') ou bien entre une diphthongue et une voyelle (ex.: *leiho* 'fenêtre'), ce qui représente une situation analogue. Quant à son origine, les différentes situations suivantes sont à considérer.

3.2.1. *Le hiatus latin ou roman primitif*

L'exemple le plus évident est celui du mot navarro-labourdin *lehoin* 'lion', en souletin *leħu*, provenant du latin *leone(m)* (dont le *-m* final ne se prononçait plus en latin populaire). L'accentuation latine portait sur le /o/ en hiatus et divisait le mot en trois syllabes *le.ó.ne*. En empruntant ce mot le basque a conservé l'accent sur le /o/ de la deuxième syllabe tout en le séparant de la première par l'intercalation d'une aspiration (soit de **le.óin* à *le.hoin*). Selon toute apparence cette aspiration secondaire est venue renforcer la prononciation de la voyelle accentuée, en semblant se comporter comme un marqueur complémentaire de l'accentuation.

Un exemple moins évident, mais significatif, est celui du prénom souletin *Johanel Johañe*, car dans l'étymon latin *Johannes/Johannem* la lettre <h> ne se prononçait pas au temps de la christianisation de la Vasconie, de sorte que l'aspiration souletine est à considérer comme un traitement accentuel du hiatus latin, tandis que la forme non-souletine *Joane* / *Joane (Ibane)* a maintenu le hiatus sans changement. On peut aussi relever le cas du mot *buhame* 'bohémien', dont l'étymon, malgré la graphie en français, ne devait pas présenter l'aspiration phonétique en parler roman.

Le mot basque commun *zihoa* 'suif' montre également un cas de traitement d'un hiatus roman et non latin: le mot gascon *seu* provenant du latin *sebu(m)* a présenté un amuïssement de la sonore intervocalique produisant ainsi un hiatus *e-u* sur deux syllabes avant d'évoluer ultérieurement en diphthongue; le basque l'a emprunté lors

de la première phase bisyllabique **sé-u* ou **sé-o*, puis en transférant l'accent sur la deuxième syllabe a produit la forme *zihō* après une étape intermédiaire **zeol/*ziō*.

Comme pour l'aspiration particulière à l'initiale de certains monosyllabes souletins, l'aspiration adventice sur la deuxième voyelle de hiatus montre que, en cette position également, ce souffle laryngal a acquis diachroniquement une fonction nouvelle de marqueur complémentaire de l'accentuation.

3.2.2. *Le hiatus latin secondaire*

On sait qu'en bas-latin (cf. Väänänen 2012 [1963]) s'est produite une simplification du système classique d'opposition «voyelles brèves/voyelles longues», en sorte que de nombreuses voyelles toniques ont eu tendance à se prononcer longues et de nombreuses voyelles atones à se prononcer brèves. On sait également qu'en poésie latine la voyelle longue valait deux brèves, ce qui signifie que la longue pouvait à l'oreille paraître redoublée ou géminée.

C'est ce phénomène qui est à l'origine de diptongues romanes telles que *bien* (en français et castillan, du latin *bene*) ou *pueblol/peuple* (du latin *populum*) après réduction des hiatus, ou bien de graphies françaises telles que *main* (lat. *manum*) ou *pain* (lat. *panem*).

Cet allongement vocalique latin sous l'accent semble avoir eu, à une certaine époque, une incidence directe sur quelques emprunts effectués par le basque: par exemple le mot commun *mahangal/mahanka* 'manche de vêtement' (cf. castillan *manga*) provient du mot latin *mānica*, réduit en bas-latin à *mānca*, qui, accentué sur la première voyelle allongée (**maanical/*maánca*) a pu être perçu en basque avec un premier *a* géminé sur deux syllabes (= [aa]), dont la deuxième, sous l'accent (= [aá]), a été renforcée par l'aspiration ([ahá]) pour aboutir à la forme actuelle *mahanga*.

Ce pourrait être également le cas pour le mot basque *mahail/mahain* 'table sur pieds', qui pourrait provenir du latin *magide(m)* (planche à pain et pétrin), lequel a donné le français *maie* 'pétrin sur pieds avec couvercle-plateau': le latin populaire **mágide* accentué sur le /a/ initial a pu évoluer régulièrement vers un [a] long ressenti comme géminé par les bascophones sous la forme **maágide* ou **maáie* puis *mahai*, avec adjonction de l'aspiration de support accentuel, laquelle a été suivie localement d'une extension de la nasalisation initiale sur la deuxième syllabe produisant la deuxième forme *mahain*.

Pareillement le mot latin *uimen* 'osier', comportant un /i/ tonique et allongé, semble avoir été perçu en basque comme ayant un double [ii] (**ui.ímen*) sur deux syllabes successives avec fixation de l'accent sur la deuxième. Ceci expliquerait la forme basque *mihimena* dont le deuxième /i/ perçu aurait été renforcé par l'aspiration accentuelle.

De même le mot souletin *ahaire/ahaide* 'air', qui provient du latin *aerem*, pourrait s'expliquer par le fait que le /a/ latin initial tonique et allongé ait été ressenti comme doublé (soit **a.áere*) avec accent sur le deuxième /a/ perçu, lequel aurait ensuite reçu l'aspiration accentuelle (**aáire > ahaire/ahaide*). Quant à la forme commune non-souletine *aire* (similaire à celle du castillan), elle a dû être empruntée plus tard directement au parler roman en dehors de la Soule. Mais ce cas de hiatus secondaire latin ou roman apparaît comme assez exceptionnel, peut-être parce que la prononciation

dans la langue d'emprunt (ibéro-latin ou gallo-latin) a elle-même évolué assez rapidement vers un abrègement des voyelles latines accentuées.

3.2.3. Le hiatus basque, secondaire, suivant la chute du /r/ lenis intervocalique antique (étant précisé que le /r/ lenis actuel a des origines spécifiques)

Il s'agit ici, par exemple, du cas bien connu des mots composés à base *ur* 'eau, cours d'eau' ou *zur* 'bois' présentant une chute du /r/ final devenu intervocalique en composition: *ur-alde* > *uralde* > *u.alde* > *uhalde*, ou bien *ur-arte* > *urarte* > *u.arte* > *uharte*, ou encore *zur-atz* > *zuratz* > *zu.atz* > *zuhatz* puis *zuhaitz*.

Dans ce type de mots la deuxième voyelle du hiatus secondaire, se trouvant placée sous l'accent tonique, semble avoir reçu, elle aussi, le renfort de l'aspiration accentuelle. Ici donc, contrairement à une impression superficielle, ce n'est pas le *-r* simple intervocalique qui se serait «transformé» spontanément en [h].

Il convient de relever, sur cette question particulière, un cas semblant exceptionnel d'amusement de /R/ *fortis* avec l'exemple du monosyllabe *lur/lurra* 'terre/la terre', qui produit en composition toute une série de mots commençant par *lub-* ou *lu-*, relevés dans le *Dictionnaire Basque-Français* de Pierre Lhande, tels que *luhidor* 'terre ferme' ou *lubikara* 'tremblement de terre', entre autres. Ici aussi c'est le hiatus produit par la chute de la vibrante qui a reçu l'aspiration sur la deuxième voyelle sous l'accent. Dans cet exemple particulier, si l'on considère bien les nombreux dérivés du mot *lur*, sans oublier le nom du village labourdin de *Luhosoa* (actuellement *Luhuso*), ils se construisent tous comme si ce mot se terminait à l'origine par un /l/ *lenis* à l'instar des mots *ur* et *zur*. Ce caractère systématique conduit à penser que le mot *lur* originel se terminait bel et bien, lui aussi, par un /r/ *lenis*, dont l'articulation s'est trouvée secondairement renforcée sous la forme d'un /R/ *fortis*, peut-être par souci de distinction sémantique avec le mot *ur* 'eau', mais surtout sous l'influence analogique forte du mot *leihorl/leihorra* 'terre ferme', terminé par un /R/ *fortis*, et dont le sens originel est identique à celui de *lur* (cf. dictionnaire de Pierre Lhande). Il convient également de relever sur ce point que Michelena (1967) relève deux proverbes identiques avec une différence orthographique: n.^o 285 *Ema curzari lurra ere alha* et n.^o 389 *Ema curzari lura ere alha*, soit le mot *lurra* dans le premier et *lura* dans le second.⁷ On pourrait en inférer que le passage de *lura* à *lurra* s'est produit au 17^{ème} siècle. Par ailleurs l'anthroponyme navarrais *Luro* semble être un dérivé d'une forme *lur/lura* (après une possible étape **lurho*).

On peut, en outre, remarquer que, en souletin, le /r/ *lenis* du mot *hur* a également été remplacé par un /R/ *fortis* (= *hurra* 'l'eau') et que c'est la palatalisation de la voyelle thématique du mot *hürra* 'la noisette' qui distingue les deux mots dans ce parler.

⁷ Le proverbe n.^o 389 avec *lura*, cité par Michelena, ne figure pas dans le recueil «original» d'Oihé-nart; ceci explique sans doute que la forme *lur*, avec vibrante simple en finale, ne figure pas dans les vocabulaires établis à partir des ouvrages publiés par Oihenart en son temps —voir par exemple, Orpustan (1993), et Altuna & Mujika (2003)—, ou les incluant (Azkue, Lhande), ni dans le dictionnaire général (*OEH*) édité par l'Académie. La lecture peut être considérée comme sûre, car Michelena fait suivre le mot de la mention [sic]. Il ne suggère pas cependant qu'il pourrait s'agir d'un archaïsme, et il ne mentionne pas la forme dans *FHV*.

En ce qui concerne le mot commun *ihintz* ‘rosée’, son équivalent biscayen *irintz*/*iruntz* ouvre l’hypothèse d’un ancien /r/ *lenis* intervocalique amuï (= **irintz*) ayant produit un hiatus suscitant l’aspiration dans les parlers orientaux; mais cela poserait le problème du maintien anomal de ce *-r-* antique en biscayen actuel. Une autre explication, qui annonce la section suivante, serait plutôt qu’un étymon **inintz*/*inuntz* aurait donné lieu en biscayen à une dissimilation de la première nasale par perte du trait nasal produisant la forme actuelle *irintz*/*iruntz*, tandis que dans l’est du pays le premier *-n-* intervocalique se serait régulièrement amuï en laissant la place à un hiatus recevant l’aspiration (de **inintz* à *ihintz*).

Pour un autre exemple concernant la chute du *-r-* intervocalique antique, le mot souletin *zohardil/zoharbil/zohargi* ‘ciel limpide, grand ciel bleu’, selon les variantes proposées par le dictionnaire «Lhande», pourrait également présenter une aspiration sur la deuxième voyelle d’un ancien hiatus résultant de la chute d’un *-r-* selon le schéma évolutif suivant: **urtzi-argi* > **urtzargi* > **ortzargi* (cf. biscayen *oskarbi* et Michelena 1977: 295 *orzargi*, Uztarroz ‘luz del cielo’) > **tzorargi* (métathèse de l’affriquée par rapprochement des deux vibrantes) > **zo.argi* (lénition de l’affriquée initiale en position atone et chute du *-r-* intervocalique), puis *zohargil/zoharbil/zohardi*, qui sont les formes actuelles.

3.2.4. *Le hiatus basque, secondaire, après chute du /n/ lenis intervocalique ancien (étant précisé que le /n/ lenis actuel a des origines spécifiques)*

Ce cas de figure est également bien connu: le latin *anate(m)* ‘canard’ aboutit en basque du nord à *ahate* et lat. *honore(m)* (avec *h* initial muet en latin) au basque *ohore*. Mais il en va de même pour les mots du vieux fonds basque: *ahantzi* ‘oublié/oublier’ semble provenir de **anatz* et *mih* ‘langue’ de **mini* (cf. guipuzcoan *mingain* ‘langue’ et commun *mintzatu* ‘parler’), de même que la série *ehor/nehor*, *ehon/nehon*, *ehoiz/nehoiz*, etc. qui semble provenir de formes anciennes comme **enor*, **enon* ou **enoiz*.

Un cas particulier est à relever avec la double forme du mot *diru* en labourdin et *diharü* en souletin ‘monnaie, denier’, dont l’étymon est le bas-latin **dinarium* (qui a aussi donné le castillan *dinero*), car le hiatus basque résultant de la chute du *-n-* latin a été traité ici en deux sens opposés: amuïssemement de la deuxième voyelle en hiatus en labourdin (**di.aru* > *diru*) mais renforcement de celle-ci par l’aspiration accentuelle en souletin (**di.aru* > *diharü*). Comme on le voit ici, et exactement dans les mêmes conditions que pour le *-r-* intervocalique, la chute du *-n-* intervocalique a produit une mise en hiatus similaire de deux voyelles, et dans le cas où la deuxième voyelle se trouvait sous l’accent, celle-ci a normalement été renforcée par l’ajout de l’aspiration syllabique selon le schéma: **anate* > **a.ate* > *ahate*; **onore* > **o.ore* > *ohore*.

Comme dans le cas du *-r-* intervocalique, ce n’est donc pas non plus le *-n-* intervocalique qui se transformeraient «spontanément» en une aspiration, mais c’est bien la prononciation syllabique qui se trouve secondairement renforcée par ce souffle laryngal complémentaire sur la deuxième voyelle en hiatus sous l’accent originel après chute du *-n-*, comme c’est le cas pour tous les hiatus comparables examinés plus haut.

A cet égard, l'hypothèse d'un phénomène basque de «rhinoglottophilie» justifiant la transformation «spontanée» de la nasale [n] en glottale [h], qui s'inspire des vues de Matisoff (1975), à propos de ce qu'il appelle «Rhinoglottophilia», se présente comme dépourvue d'une véritable base argumentaire concrète en basque. Au surplus, Matisoff envisage de faire dériver l'apparition de nouvelles nasales de phénomènes laryngaux et non pas l'inverse comme en basque (cf. «Nasalization of vowels in the environment of laryngeals»). Malgré les efforts d'Igartua (2008) en vue d'appliquer à l'analyse du basque la notion de rhinoglottophilie, nous n'aboutissons pas à la même conclusion, car elle ne permet pas, contrairement à l'hypothèse d'une accommodation anti-hiatique, de rendre compte des différentes sources de cette réalisation phonétique. Elle s'écarte également de toute perspective de recherche d'une théorie générale de l'aspiration en basque.

Le caractère secondaire de l'aspiration basque sur hiatus, et donc comme non immédiatement concomitante avec la chute du *-n-*, est confirmé par la série des formes soulettes d'indéfinis semi-négatifs telles que *ihūr* 'personne', *ihūn* 'nulle part', *ihūiz* 'jamais', *ihūla* (aucunement) ainsi que des formes équivalentes du labourdin côtier *nihor*, *nihon*, *nihoiz*, *nihola*, etc. En effet, leur base étymologique étant représentée par des formes reconstruites telles que **enor*, **enon*, **enoiz* et **enola* (cf. navarro-labourdin *[n]ehor*, *[n]ehon*, *[n]ehoiz*, *[n]ehola*), l'accommodation fermante soulette et labourdine du /e/ initial étymologique en [i] n'a pu se produire diachroniquement qu'à partir de la mise en contact direct de la voyelle /e/ avec la voyelle /o/ subséquente, soit /e.o/ donnant [i.o / i.u], à la suite de la chute du *-n-* intermédiaire, mais antérieurement à l'apparition subséquente de l'aspiration supprimant leur contact direct. C'est d'ailleurs cette même mise en contact direct sans aspiration produisant le hiatus [e.o] ou bien [ẽ.õ] nasalisé qui est à l'origine de l'initiale fermée des formes occidentales *iñor*, *iñon*, *iñoiz* ou *iñola*, car celles-ci n'ont pas connu historiquement pour ces mots l'apparition de l'aspiration intercalaire. Par contre le bas-navarrais, à l'inverse, présente les formes *nehor*, *nehon/nehun*, *nehoiz* ou *nehola*, qui sont restées plus proches vocaliquement de l'étymon; cette situation peut s'expliquer de deux manières différentes: soit l'aspiration est survenue en même temps dans toute la région du nord, alors que la fermeture du /e/ hiatique en [i] n'avait eu lieu qu'en labourdin et souletin mais pas encore en bas-navarrais; soit l'aspiration est survenue plus tôt en bas-navarrais, avant l'accommodation des voyelles en protégeant ainsi le /e/, mais plus tard en souletin et labourdin côtier, alors que l'accommodation [e/i] avait déjà eu lieu.

D'une manière plus générale quant aux conséquences phonétiques de l'amusement des *-r-* et *-n-* *lenes* antiques, il y a lieu aussi de remarquer qu'en basque parlé moderne le phénomène de l'amusement du *-r-* intervocalique s'est réactivé régulièrement en Soule, où cette vibrante a entièrement disparu de nos jours, phénomène s'étendant sporadiquement dans le reste du Pays-Basque nord, mais sans donner naissance à une quelconque aspiration. De même dans l'ouest du pays, en Biscaye, la chute du *-n-* intervocalique semble avoir régulièrement repris (ex.: *Galdakanol/Galdakao*, *Lazkanol/Lazkao* ou *Lejonal/Leioa*, etc.) sans qu'il n'en résulte non plus aucune aspiration. Ces consonnes disparues ne se «transforment» donc pas en souffle glottal.

On peut aussi constater que le gascon (ou basco-roman), dont la phonétique originelle est semblable à celle du basque et qui connaît aussi l'aspiration dans son sys-

tème phonologique, perd le *-n- lenis* intervocalique dans les mêmes conditions que le basque mais sans produire «en remplacement» aucune aspiration.

Il y a lieu, enfin, de relever que, en basque, la similitude du devenir des *-r-* et *-n- lenes* antiques à l'intervocalique est à mettre en rapport avec le fait que, dans cette langue, il s'agit de phonèmes «jumeaux»; en effet, si /n/ perd son trait nasal il devient [r]: *jaun + egi = jauregi*, ou *oihan + zabal = oiharzabal*, ou encore (*h*)*an + arteko = ararteko*, par exemple.

D'une manière plus générale, on peut supposer qu'un grand nombre de mots du vocabulaire basque d'Iparralde présentant une structure VhV (voyelle-aspiration-voyelle) résultent de l'adaptation secondaire sous l'accent tonique de hiatus produits par la chute des *-r- lenes* et *-n- lenes* intervocaliques, tant dans les mots du vieux fonds de la langue que dans les vocables empruntés.

3.2.5. *Le cas particulier du hiatus basque résultant de la chute d'une sifflante intervocalique*

Cette chute exceptionnelle représente un phénomène de dissimilation par rapport à une autre sifflante présente dans le même mot. Un exemple clair est fourni par le doublet *isats/jats* 'genêt', dont la deuxième forme résulte de la perte de la première sifflante par dissimilation (*isats* > *i.ats*) et qui a fourni en toponymie la base **isatsu* 'lieu abondant en genêts', laquelle a évolué, soit vers la forme *Itsasu* par métathèse (en Labourd; cf. le même nom castillanisé sous la forme *Itxaso* ou *Itsaso* en Gipuzkoa), soit vers la forme *Jatsu* par chute dissimilatoire de la première sifflante (**isatsu* > **i.atsu* > *jatsu*), écrit en Labourd sous la forme franco-gasconne *Jatxou* et en Basse-Navarre sous la forme castillano-gasconne *Jaxu*. Cet exemple montre clairement que, dans ce type de cas, le hiatus ne conduit pas automatiquement à la production d'une aspiration sur la deuxième voyelle, pour la raison probable que cette aspiration n'était plus opératoire en langue comme marqueur de l'accentuation ou de protection du hiatus à l'époque de la chute de la sifflante.

On peut évoquer également le cas des formes navarro-labourdines *proosino* ou *proosione* 'procession', mentionné par Michelena (1977: 294), qui dérivent de la forme initiale *prozesione* et ont conservé le hiatus produit par la dissimilation sans donner lieu à une aspiration. Il en va de même pour l'expression bas-navarraise *xuen-xuena* 'tout droit' provenant de *zuzen-zuzena*.

Mais pourtant, si une telle dissimilation se produit à la limite historique de «productivité» de l'aspiration accentuelle ou analogique, on peut exceptionnellement retrouver le souffle glottal sur le hiatus dans un certain nombre d'exemples: ainsi en est-il du mot signifiant 'éclair de foudre', puis 'tonnerre': **urtzi-zuri* 'blanc du ciel' > **izurtzuri* (métathèses) > **i.urtzuri* (dissimilation de sifflante; donnant en biscayen *justuril/juzturi*) > puis en Iparralde *ihurtzuri* (forme aspirée du labourdin classique) avec les variantes *ihurtziri*, *ihortziri* et aussi *igortziri* sans aspiration (cette dernière analogique probable de *igorri* 'lancé').

On peut également mentionner le cas du nom franco-gasconnisé du village de *Sussaute* en Pays de Mixe, qui se dit en basque actuel *Zohota* avec une aspiration intervocalique. Il y a lieu de penser qu'une forme basque primitive telle que **Zuzóeta* ou **Zozóeta*, à la base de la forme gasconne, a perdu par dissimilation sa sifflante in-

térieure pour produire une forme comme **Zo.óeta*, laquelle a ensuite reçu l'aspiration sur la voyelle accentuée pour donner la forme actuelle *Zohota*, à une époque où l'aspiration intervocalique de type euphonique était encore productive.

Quant au vocable *ortzantz* 'tonnerre', l'absence d'aspiration en milieu de mot est ici régulière car la deuxième voyelle du hiatus étymologique se trouvait en troisième position syllabique, donc non «aspirable», conformément au schéma évolutif suivant: **urtzi-azantz* 'bruit du ciel' > **urtzazantz* > **ortzazantz* > **ortza.antz* > *ortzantz* (forme actuelle).

On peut également relever le cas très curieux de l'expression orale souletine nasalisée *ēhē* comme évolution de la forme redoublée *ez-ez* 'non-non': en l'espèce il y a bien eu une dissimilation de la première sifflante donnant le hiatus **e.ez* suivi d'une aspiration (= **ehez*). La curieuse nasalisation ici observée *ēhē*, ainsi peut-être que l'aspiration elle-même, s'explique, semble-t-il, par l'influence analogique de la série souletine des formes négatives à la fois aspirées et nasalisées comme *ihūr*, *ihūn*, *ihūiz*, *ihūla*, etc.

Après avoir ainsi dressé le tableau général des diverses sources de l'aspiration basque à l'initiale absolue et à l'intervocalique, il convient d'évoquer le fondement primaire de l'aspiration intervocalique en deuxième syllabe.

3.2.6. *La structure basque originelle à l'intervocalique*

De fait, si la structure syllabique «voyelle1 atone /aspiration/ voyelle2 tonique» (V1a/h/V2t) semble souvent provenir du traitement sous l'accent de deux voyelles successives en hiatus, comme étudié ci-dessus, il y a lieu cependant de penser qu'une telle adaptation s'est produite par l'effet de l'analogie avec l'articulation commune d'un grand nombre de mots basques présentant la même structure, mais cette fois-ci avec un caractère originel et non consécutif à un hiatus, tels que *ahal* 'pouvoir', *ohar* 'discernement', *behi* 'vache', *nahi* 'volonté', *behar* 'besoin', etc. Dans ces mots anciens l'aspiration ne paraît renvoyer à aucun hiatus antérieur identifiable mais semble plutôt correspondre à un phonème originel et non à un simple renforcement de la prononciation. Ce sont ces mots anciens et fréquents, présentant une aspiration sur la voyelle de la deuxième syllabe sous l'accent, qui ont dû servir de modèle analogique pour l'évolution des hiatus dont la deuxième voyelle était accentuée.

Et si cette aspiration originelle paraît si intimement liée à l'accentuation sur la deuxième syllabe, ce n'est pas que, à l'origine, il s'agisse là d'un marqueur accentuel, mais bien, à l'inverse, en raison du fait que c'est la position de l'aspiration sous l'accent qui l'a préservée de la disparition, tandis que, au contraire, l'aspiration antique affectant les syllabes atones, au-delà de la seconde position, a irrémédiablement disparu en l'absence de la protection articulatoire apportée par l'accent ou bien, également mais moins fortement, par la position en syllabe initiale. Ce modèle basque originel sera à examiner plus spécifiquement.

3.3. *L'aspiration en deuxième syllabe après diphongue*

Ce cas de figure, relativement limité, se produit après les diphongues en première syllabe /ai/, /au/, /ei/ et /oi/ dans des mots tels que *aihotz* 'serpe', *auchen* 'la-

mentation', *eihera* 'moulin' ou *oihan* 'forêt', avec un accent tonique ancien portant sur la voyelle aspirée.

Dans de tels exemples la question reste posée de savoir si l'aspiration représente un phonème originel ou bien un renforcement accentuel secondaire. Pour autant il n'apparaît pas commun qu'en basque ancien des consonnes s'amoussent entre une diphthongue et une voyelle en créant des hiatus sous l'accent.

Cependant, dans des mots composés isolés, tels que souletin *gaiherdi* 'minuit' provenant de *gai* + *erdi* ou commun ancien *deihadar* 'sonnerie d'alarme, tocsin' provenant de *dei* + *adar*, il est clair que l'aspiration est adventice et vient renforcer l'articulation de la deuxième syllabe, qui, hors composition, n'est pas aspirée. Il en va de même dans le cas du nom de maison *Goihetxel/Goihets* (francisé en *Goyhetchel Goyheix*, composé de *goi* + *etxel/etse*).

En revanche, dans un nom de maison tel que *Goihenetxe* l'aspiration semble plutôt être d'ordre étymologique, comme nous le verrons plus loin, et apportée par le suffixe (= **ben?*), ce qui laisse penser que des suffixes de composition anciens pouvaient commencer par un phonème laryngal.

3.4. L'aspiration en deuxième syllabe après sonante

Cette aspiration ne peut survenir qu'à l'initiale de la deuxième syllabe d'un mot dont la première syllabe se termine par une sonante comme /l/, /n/, /t/ et /r/ ou, plus rarement, par les palatales /ʎ/ et /ɲ/. Mais il convient immédiatement de préciser que tous les mots du fonds très ancien présentant les conditions propres à l'émission de l'aspiration ne la produisent pas systématiquement: dans la région géographique de l'aspiration on dit *elhe* 'parole' mais *bele* 'corbeau', *erho* 'fou' mais *bero* 'chaud', *urrhats* 'pas de marche' mais *urraka* 'pie', par exemple. Ce point est extrêmement important comme nous le verrons plus avant.

Une fois rappelé qu'aucun mot basque ancien ne peut commencer par /t/ ou /r/, ceux qui commencent par /l/ et /n/ ou leurs variantes palatalisées, quant à eux, ne peuvent cependant pas être suivis d'une voyelle aspirée en première syllabe, au contraire des occlusives sourdes, qui, comme nous l'examinerons plus loin, sont fréquemment suivies d'une aspiration dès la première syllabe. L'observation des sonantes concernées semble fournir trois cas de figure.

3.4.1. L'aspiration analogique après sonante

Un certain nombre de mots empruntés au latin, tels que *bilho* 'poil', *sorho* 'champ' ou même, localement (Sare, Labourd, 17^{ème} siècle), *balhore* 'valeur', qui proviennent respectivement du latin *pilum*, *solum* et *ualorem* ne présentent pas d'aspiration dans la langue d'origine. Cette aspiration basque est donc manifestement une innovation. Dans les exemples considérés il est assez aisément d'inférer que l'ajout de l'aspiration sous l'accent résulte de l'influence analogique d'autres mots basques originellement «aspirés» de sens très voisin, si ce n'est équivalent: *bilho* a dû subir l'influence de *ilhe* (même sens), *sorho* celle de *alhor* (même sens) ou bien de *zelhai* (dans son sens de terre cultivée), et *balhore* celle de *ohore* (sens voisin dans l'occurrence relevée). De même la forme *solhas* 'discours, propos', qui provient du latin *solaciū(m)*

par l'intermédiaire du gallo-roman, doit probablement la présence de l'aspiration à l'analogie avec le mot *elhe* 'parole, propos' de sens voisin. Dans cet ordre d'idée Michelena (1977: 223) évoquait déjà la possibilité d'une origine d'ordre analogique de l'aspiration.

Naturellement un tel phénomène d'influence analogique a pu se produire aussi dans le cas de mots paraissant appartenir au vieux fonds basque: si l'on compare *urrhe* 'or' et *zilhar* 'argent', les deux mots présentaient-ils chacun une aspiration originelle, ou bien seulement l'un des deux qui a influencé l'autre? Mais lequel?

Pour ce qui concerne le mot *bilhur* / *büllhür* 'lien fait de tiges végétales torsadées', dérivé du verbe *bil* 'relier, rassembler', son aspiration semble analogique de l'adjectif *bihurri* / *bühürri* 'tordu'.

Si l'on prend l'exemple du verbe *sinhetsi* 'cru/croire', composé transparent des éléments *zin* 'certain, vrai' et *etsi* 'estimer, juger', l'aspiration apparue sous l'accent, évidemment adventice, est peut-être le fruit d'une double analogie successive: celle du verbe *onhetsi* 'juger bon, agréer', composé de *on* + *etsi*, lui-même analogique probable du verbe *onhartu* 'accepter' normalement aspiré car formé de *on* + *hartu* (= 'prendre bon').

Mais l'analogie peut aussi jouer, à l'occasion, d'une manière encore plus complexe. Par exemple l'adverbe basque signifiant 'beaucoup' se disait dans la forme la plus ancienne *anhitz* (labourdin classique), alors que l'on dit maintenant *hainitz* (hors de Soule) et *hanitz* (en Soule). Il semble ici que la forme originelle *anhitz* ait subi l'influence d'autres adverbes de quantité tels que *hain* 'tellement', *hainbat/hainbeste* 'tant', qui comportent une aspiration à l'initiale, et qu'elle ait évolué en deux temps (formes attestées): *anhitz* > *ainhitz* > *hainitz* avec métathèse analogique de l'aspiration. Quant à la forme souletine, elle doit présenter un exemple très original de métathèse supplémentaire de la mouillure palatale: *anhitz* x *hañ* = **añhitz* > **hañitz* > *hanitz*.

En ce qui concerne le cas très particulier des deux verbes *eho* 'moudre' et *erho* 'tuer', qui sont aujourd'hui pratiquement et curieusement confondus dans la prononciation, il semble qu'il résulte du rapprochement de deux formes à l'origine bien distinctes, l'une aspirée et l'autre pas: un verbe **eihol* / **eihaiten* 'moudre', dont la racine se retrouverait dans le mot *eibera* 'moulin', et qui présente actuellement la forme *eho* en biscayen et roncalais, d'une part, ainsi que, d'autre part, un verbe **erol* / **eraiten* 'tuer' sans aspiration primitive (présent dans *Refranes y Sentencias*), qui pourrait être un factitif régulièrement non-aspiré du verbe *jol* / **eo* 'frapper', apparenté apparemment au mot *erioa* 'la mort', dont la deuxième forme aspirée *herioa* semble analogique du mot *hil* 'mort', adjetif et radical du verbe mourir.

3.4.2. L'aspiration purement accentuelle après sonante

En l'absence de modèles analogiques apparents, quelques rares mots, surtout souletins et issus d'emprunts, semblent concernés par ce cas de figure: ainsi *uñhū* 'oignon' du lat. *unione* ou *gelhari* 'chambrière' du lat. *cellaria*, qui ne sont pas pourvus d'aspiration en latin. De même en est-il du mot souvent cité *anhoa* 'provision de route' provenant du latin *annona*, même si l'on peut penser à l'influence forte du mot de sens voisin *janhari* 'nourriture', dont l'aspiration paraît de type étymologique.

que. Dans ces cas particuliers c'est peut-être la réduplication primaire ou le renforcement secondaire de la sonante sous l'accent qui a pu favoriser l'apparition de l'aspiration, selon des évolutions de type *annona* > *anhoa*, *cellaria* > **kelharia* > *gelhari(a)*, *unione* > **unyoe* > *uñhū*.

Pose aussi question le verbe *unhatu/eiñhe* '(se) lasser', s'il provient du latin *inodiare* (cf. castillan *enojar*), mais la forme française *ennuyer*, avec <nn> géminé, peut laisser penser à une forme latine secondaire **innodiare* qui expliquerait mieux le navarro-labourdin *unhatu/enheatu* selon un schéma **ennoia* > **enhuia* > **enhuatu* > **eunhatu* (souletin *eiñhatu/eiñhē*) > *unhatu*.

Dans ces divers cas on ne voit pas, au moins provisoirement, sur le modèle de quels autres mots «aspirés» une aspiration par analogie aurait pu se produire, mais une telle aspiration, d'aspect purement accentuel après une éventuelle géminée primitive, semble assez exceptionnelle.

3.4.3. *L'aspiration primitive après sonante*

Une fois évoqué ces divers cas d'aspiration adventice, il convient d'examiner le modèle qui semble en être la source, c'est-à-dire la catégorie des mots basques appartenant au fonds ancien et présentant une aspiration présumée étymologique après sonante.

Force est de constater, tout d'abord, que cette aspiration originelle après sonante, si elle est toujours placée, effectivement, en deuxième syllabe et sous l'accent, ne peut en rien avoir une origine accentuelle et ne constitue donc pas ici un marqueur complémentaire de l'accent tonique. De fait, comme évoqué plus haut, de nombreux mots anciens présentant la même structure syllabique et le même placement de l'accent peuvent comporter ou ne pas comporter l'aspiration: *bele/elhe*, *berolerho*, *eril/erhi*, ou encore *urrakal/urrhats*, de même que, avec des sonantes différentes, *arreba* 'soeur' / *alhaba* 'fille', etc.

Une telle différence, alors que structure syllabique et position accentuelle sont identiques, montre bien que, ici, le phénomène de l'aspiration ne peut pas être simplement un trait complémentaire induit par l'accent tonique, mais bien «autre chose», soit le reliquat probable d'un ancien phonème. Dans le cas contraire, évidemment, si l'aspiration après sonante n'était qu'un phénomène accentuel et positionnel, tous les mots anciens de même facture et d'époque comparable devraient également la présenter.

Ceci est bien confirmé, d'autre part, par le statut de phonème distinctif de l'aspiration dans le cas de l'opposition entre des mots tels que *ala* 'ou bien' / *alha* 'action de paître, pacage', *aran* 'vallée' / *arhan* 'prune, *belar* 'front, face / *belhar* 'herbe', *eri* 'malade' / *erhi* 'doigt', *gari* 'blé' / *garhi* 'malingre', *ore* 'ton, tien' / *orhe* 'pâte' ou encore *zori* 'sort, oiseau' / *zorhi* 'mûr'. C'est ce rôle remarquable conservé dans ces exemples par l'aspiration après sonante comme phonème distinctif qui a dû limiter la disponibilité de l'aspiration euphonique dans cette position comme simple marqueur accentuel ou modèle analogique. L'aspiration primitive après sonante semble donc bien représenter un ancien phonème.

3.5. L'aspiration après les consonnes occlusives sourdes.

Il s'agit ici des cas d'aspiration notés traditionnellement [kh], [ph] et [th], lesquels constituent un phénomène historiquement très particulier et complexe. En phonétique basque, comme il est connu, une telle aspiration ne peut se réaliser que si l'occlusive n'est pas immédiatement précédée d'une sifflante ou chuintante (exemple pour un même suffixe: *urthe* 'année', mais *aste* 'semaine'). L'unique (?) exception représentée par l'insulte souletine *eztheüsa!* 'nullité!' semble due à une articulation particulièrement expressive. D'autre part, suivant la règle générale, cette aspiration ne peut se produire que sur la première ou la deuxième syllabe, sauf cas particuliers, et sur une seule syllabe du mot, sauf autres cas particuliers.

Michelena relève, notamment, comme exemples anciens, de nombreux participes passés de verbes bisyllabiques formés avec le suffixe *-thu* chez l'auteur classique Leizarraga (Labourd, 16^{ème} siècle): *deithu*, *gurthu*, *onthu*, *sarthu*, *sorthu*, *zaurthu* (1977: 215). De ce type de participes passés, curieusement, ainsi que l'ont relevé Larrasquet (1939) et surtout Coyos (1999), ont pu surgir d'une manière secondaire en souletin des formes de radical verbal monosyllabiques terminées par une «consonne aspirée» telles que, notamment, *loth* (de *lothü* 'attaché'), *minth* (de *minthü* 'ranci, mois'), *lanth* (de *lanthü* 'travaillé'), *gorth* (de *gorthü* 'devenu sourd'), *deith* (de *deithü* 'appelé'), *elkh* (de *elkhi* 'sorti, retiré'), etc. (Coyos 1999: 68).

D'une manière générale, la catégorie de l'aspiration après occlusive sourde est très fréquente, soit en première syllabe (ex.: *khondul/khontu* 'compte', soit en deuxième syllabe (ex.: *apho* 'crapaud'); mais cependant toutes les occlusives susceptibles d'être suivies de l'aspiration ne le sont pas nécessairement (ex.: *kolpe* 'coup', *zopa* 'soupe'), sans que l'on sache précisément la raison de la répartition entre aspirées et non-aspirées. Sur ce point Michelena indique (1977: 208) «no es siempre previsible, fundándose en consideraciones de orden fonológico, cómo habrá de pronunciarse una oclusiva determinada: así, en inicial, el suletino tiene *phéna* 'pena', pero *péa* 'pera'». Et le même auteur précise qu'il ne s'agit pas de simples variantes stylistiques, car «una determinada oclusiva en un significante determinado se pronuncia siempre aspirada o siempre no aspirada dentro de una misma variedad dialectal: no se trata, pues, de variantes estilísticas permutables entre sí». De même le professeur René Lafon (1973 [1999: 15]) indiquait clairement de son côté: «Les occlusives aspirées sont des variantes phonétiques des sourdes ordinaires». Mais il ne s'agit pas de variantes libres, puisque le même auteur précisait (Lafon 1958 [1999: 122]): «Dans un mot donné, une occlusive sourde est toujours prononcée de la même façon: non-aspirée dans tel mot, aspirée dans tel autre».

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas qu'il y ait d'opposition phonologique effective entre une occlusive «aspirée» et la même «non aspirée». Sur ce point Michelena indique (1977: 208): «Es cierto, en todo caso, que el rendimiento de esa oposición es siempre extremadamente bajo y en alguna ocasión hasta nulo». De son côté J. B. Coyos (1994), relève un certain nombre de cas d'opposition phonologique potentielle en souletin entre quelques formes similaires se différenciant par la présence ou l'absence d'une aspirée après occlusive sourde, par exemple *merkhatü* ('marché de commerce') vs. verbe *merkatü* ('devenu moins cher', de *merke* 'bon marché'), ce qui montrerait une possibilité récente et sporadique de phonologisation de l'aspirée après occlusive en souletin.

Quant à l'origine de l'aspiration après occlusive, dans une perspective diachronique et historique, il y a lieu tout d'abord de constater que, parmi les nombreux exemples de vocables aspirés médiévaux relevés dans les zones géographiques de Haute-Navarre et d'Alava-Rioja et présentés par Michelena (1977: 205-207), toutes les aspirations se produisaient, soit à l'initiale absolue (ex.: *Harriaga*), soit à l'intervocalique (ex.: *Uharte*), soit après diphongue (ex.: *Arbelgoihen*), soit après sonante (ex.: *Elhorriaga, Arzanhegi*), mais jamais aucune après une consonne occlusive. Le même savant cite aussi (1977: 523) les inscriptions d'époque romaine NAR.HVN.GE.SI et A.BI.SVN.HA.RI où l'aspiration ne suit pas davantage une occlusive.

Pour la même époque, mais au nord des Pyrénées, il indique (1977: 206): «En las inscripciones aquitanas *h* es letra muy frecuente. Abunda sobre todo en posición inicial [...] y entre vocales, pero también ocurre tras *l* (*Belheiorix, Lelbunno* dat.) y *r* (*Erhexoni* dat., *Bar[h]osis, Berhaxsis*), y alguna vez tras *t* (*Baisothar, Hontharris*)», ce dernier alternant avec *Hotarris* sans aspiration. Il y a donc, en ancien aquitain, un fort contraste entre l'abondance de l'aspiration en dehors du cas des occlusives et son extrême rareté après occlusive (limitée à quelques cas isolés, probablement analogiques, pour le seul /t/, à l'exclusion de /k/ et /p/).

En ce qui concerne le Pays-Basque nord au Moyen Âge, il apparaît que l'aspiration après les occlusives sourdes ne s'est amplement développée qu'à partir du 14^{ème} siècle, comme il peut se déduire des données recueillies dans la thèse de doctorat du professeur Eugène Goyheneche (2012), *Onomastique du nord du Pays-Basque (XI^{ème}-XV^{ème} siècles)*, où l'on trouve les mêmes toponymes transcrits à différentes époques dépourvus ou bien pourvus de l'aspiration: à Urrugne, *urtubia* (1149) / *urthuby* (1342); en Garazi, *apate* (1194) / *appate* (pour *aphate*, 1385); à Macaye, *pagandure* (1245) / *phagandurun* (1344); à Isturitz, *sateriz* (1249) / *satheriz* (1374); à Lecumberri, *urrutia* (1249) / *urruthie* (1377); en Soule, *tardedz* (1249) / *thardedz* (1327), c'est-à-dire **atardetzl*/**athardetz*, entre autres exemples.

Dans cette même perspective, lorsque l'on ne peut pas comparer le même toponyme à deux époques différentes comme ci-dessus, il y a lieu de constater que tous ceux qui présentent une aspiration après occlusive sont postérieurs au treizième siècle.

Il est donc raisonnable de déduire de ces éléments que, historiquement, le placement de l'aspiration après les occlusives sourdes et sous l'accent, apparemment inconnu du Pays-Basque sud, constitue une innovation articulatoire du Pays-Basque nord, développée à partir du 14^{ème} siècle, sans impératif phonologique, et qui sera à mettre en relation avec l'effet de l'accentuation, à titre principal, mais aussi, parfois, avec celui de l'imitation analogique, à titre accessoire.

Parallèlement, une deuxième innovation très importante s'est produite, dans le cas des occlusives, en ce que l'aspiration nouvelle ne s'est pas seulement appliquée, comme à l'accoutumée, sur la deuxième syllabe des mots polysyllabiques du vieux fonds basque ou empruntés (ex.: *ithurri* 'fontaine', *gathea* 'chaîne', du latin *catena*), mais aussi, innovation remarquable, sur la première syllabe des mots d'emprunt lorsque ceux-ci commençaient par une occlusive initiale placée sous l'accent. On constate, en effet, que si les mots latins ou romans accentués sur une voyelle à l'initiale absolue ne produisent normalement aucune aspiration en basque, comme signalé plus haut (lat. *anima, organa, opus*), tout au contraire, cette fois-ci, les mots

latins ou romans accentués sur une occlusive sourde à l'initiale, quant à eux, se trouvent très souvent pourvus d'une aspiration après cette occlusive. Ainsi le mot *khailu* 'cal, cor' a la même origine que le mot castillan *callo* (de même sens) qui est accentué sur la première syllabe, de même que les mots *khalitza* 'calice' dont l'équivalent castillan est *cáliz*, ou *khexa* (castillan *queja* 'plainte'), ou encore *phala* (castillan *pala* 'pelle'), ou bien *thaila* (castillan *talla* 'taille'). Il est clair dans ces exemples que c'est l'accent tonique roman originel sur la première syllabe qui a entraîné la production de l'aspiration basque accompagnant l'occlusive, à une époque où l'aspiration avait fortement consolidé son nouveau statut de marqueur complémentaire de l'accentuation.

Toutefois, au fil du temps, cette aspiration innovante sur l'occlusive initiale accentuée a eu tendance progressivement, et suivant les régions, à se réaligner sur la prononciation basque traditionnelle avec passage de l'accentuation sur la deuxième syllabe et transfert de l'aspiration sur celle-ci, le tout accompagné le plus souvent du voisement de la sourde initiale devenue atone, en suivant le schéma: *kháko* > *kakhó* > *gakho* 'crochet', *khánbera* > *kanbera* > *ganbera* 'chambre', *khólko* > *kolkhó* > *golkho* 'poitrine', *phágó* > *pagó* (fagó?) > *bago* 'hêtre', *phésta* > *pestá* (festá?) > *besta* 'fête', *phíke* > *pikhé* > *bikhe* 'poix', *phíper* > *piphér* > *bipher* 'poivre, piment', *thípil* > *tiphil* > **diphill biphil* 'net, dégagé', avec assimilation labiale de l'occlusive devenue atone, entre autres exemples.

Pour ce qui concerne le labourdin *gorphutz* 'corps' et le souletin *khorpitz*, la forme latine *córpus* a dû produire une forme basque initiale **khórputz*, qui s'est à peu près maintenue en souletin, mais qui a connu le transfert d'accent et d'aspiration en labourdin (par une étape **korphútz* puis *gorphutz*).

Quant au mot latin *catena* 'chaîne', accentué sur la deuxième syllabe, il a dû être d'abord emprunté sous une première forme basque **katéna*, laquelle aura régulièrement évolué en navarro-labourdin sous la forme **kathea*, avec ajout de l'aspiration sous l'accent et chute régulière du /n/ *lenis*, suivie du voisement de l'occlusive initiale atone donnant la forme actuelle *gathe(a)* dans certains parlers; mais dans d'autres parlers, sans déplacement de l'accent de deuxième syllabe, on constate qu'il s'est produit une métathèse anomale de l'aspiration vers la première syllabe (de **kathéa* à *khaté(a)*) par analogie, semble-t-il, avec les nombreux mots d'emprunt commençant par une sourde initiale aspirée. De même en souletin, et pour les mêmes raisons, il s'est produit, sans aucun déplacement de l'accent, cette métathèse anomale de l'aspiration vers la première syllabe donnant la forme *khatíña* ou *khadiña* provenant de la forme normale **kathíña*.

Ce dernier exemple montre clairement l'émergence en diachronie d'un phénomène nouveau et significatif, notamment en souletin, de perte progressive de la corrélation entre l'aspiration et l'accentuation, phénomène qui s'est par la suite largement amplifié. A cet égard Michelena (1977: 204) cite, dans le cas du souletin, les exemples *ápho* 'sapo', *itho* 'ahogarse, ákher' 'macho cabrío', *úrpho* 'montoncito de estiércol', *gáltho* 'petición', *ínhatz* 'carbón', dans lesquels aspiration et accentuation sont décorrélés, ce qui illustre bien, dans ce parler, un déplacement innovant de l'accentuation vers la première syllabe dans les lexèmes à la forme indéfinie, sa déconnexion complète avec l'aspiration et donc la perte de fonctionnalité antérieure de cette dernière.

Pour ce qui est du nom de mois souletin *baranthaila/barandaila* ‘février’, l’aspiration anomale en troisième syllabe est peut-être due au placement de l’accent sur celle-ci dans la composition du mot sur une éventuelle base **berantel/berandu + hila* (= ‘mois tardif, mois de la fin’: étant rappelé que février était le dernier mois de l’année romaine quand elle commençait le 1er mars et que le mois de septembre était donc le septième, etc.).

Il y a lieu, enfin, de relever le cas particulier du mot *bake* ‘paix’ qui provient directement du latin *pace(m)*: accentué sur la première syllabe en latin, il n’a jamais présenté l’aspiration sur l’initiale en basque (= *páke*) et, lorsque l’accent de mot est passé régulièrement sur la deuxième syllabe en provoquant le voisement de l’occlusive initiale devenue atone (> *baké*), il n’a pas non plus entraîné une aspiration secondaire sur la deuxième occlusive devenue tonique. On peut supposer que l’occlusive initiale tonique n’a jamais reçu l’aspiration du fait de l’usage prépondérant du mot dans un cadre liturgique principalement latin, que le maintien de la sourde à l’initiale s’est prolongé longtemps dans un usage rituel de caractère conservateur et que, lorsque l’accent du mot est passé sur la deuxième syllabe, assez tardivement, il n’y avait aucune aspiration à transférer avec lui.

D’une manière générale, dans l’évolution historique de la prononciation, on peut noter que, progressivement, s’est développée une tendance de perte de l’aspiration des occlusives sourdes à l’initiale (position plus faible que sur la deuxième syllabe), mais désormais sans voisement, selon ce qu’on déduit de la remarque de Pierre Lhanda à l’entrée *th* de son dictionnaire basque-français (1926: 960): «On trouvera dans des textes (littéraires) des mots commençant par *th*. Nous les avons écrits ici sans *h*, parce que nous ne les avons pas entendu prononcer avec aspiration. *thalo* devra être cherché dans *talo*, *thira* dans *tira*, etc.».

De fait, et d’une manière générale encore, il semblerait que, diachroniquement, la «mode» de l’aspiration après occlusives en parler basque du nord, en première ou deuxième syllabe, qui a été très vivace et productive à une certaine époque, s’est avérée instable et fragile: elle a été la dernière à apparaître en phonétique historique et semble devoir être la première à disparaître. Elle semble, en effet, devoir rester circonscrite à une période déterminée de l’histoire de la langue, qui est désormais révolue, de sorte qu’elle ne se maintient plus actuellement dans les mots concernés que par simple inertie, quand elle ne disparaît pas, après avoir cessé d’être productive dans les emprunts depuis déjà un certain temps.

Sur ce chapitre, et pour reprendre l’exemple cité par Michelena à propos du souletin, on peut supposer que le mot *phena* ‘peine’, accentué sur la première syllabe en parler roman (= *péna*), a été emprunté à une époque ancienne où l’aspiration accentuelle basque était applicable, tandis que le mot *pe(r)a* ‘poire’, accentué de la même manière en parler roman (= *péra*) et se substituant à *udare*, l’a été plus tard, à une période où l’action de l’aspiration accentuelle avait cessé (les peines apparaissant ainsi plus anciennes que les poires du commerce dans l’expérience historique des souletins).

S’agissant toujours du souletin, on doit aussi relever les noms basques de villages anciens comme *Gotain(e)* et *Barkox(e)*, dont les occlusives, contre toute attente, ne sont pas aspirées. Cette exception doit s’expliquer probablement par le fait que ces noms ont subi une aphérèse vocalique initiale sous l’influence des formes romanisées *Gotein* et *Barcus*, alors que les formes étymologiques basques devaient être **Agotain*

(sur la base *agota* ou *agote*) et **Ibarkoiz* (sur la base *ibar*), de sorte que les occlusives sourdes primitives n'étaient pas, à l'origine, en deuxième mais en troisième syllabe, soit en position non aspirable.

3.6. L'aspiration et la fricative labiale /f/

Si aux époques antiques la fricative labiale latine /f/ était inconnue du proto-basque et fut rendue par [p] en basque et [h] en basco-roman, elle est devenue par la suite, dans le courant des siècles, un phonème parfaitement intégré à la phonétique basque, castillane et gasconne, pouvant depuis longtemps être emprunté sans aucune modification. D'un point de vue régional c'est en Gipuzkoa que cette intégration du /f/ en basque semble avoir été la plus tardive.

Comme évoqué plus haut, des formes modernes comme *fago* 'hêtre' ou *festa* 'fête', qui sont similaires à leur étymon latin, pourraient pourtant être des évolutions internes par fricatisation de l'occlusive aspirée initiale selon le schéma *phago* > *fago* (ou **bhago?* > *fago*) ou bien *phesta* > *festa* (ou **bhesta?* > *festa*).

En effet, en ce qui concerne le basque labourdin, Michelena (1977: 263), relève ce qui suit: «El labortano Duvoisin, en 1877, parece que describe una fricativa bilabial sorda al hablar del sonido que escribe *fh*: «Pour ce qui est de la lettre *F* en particulier, il est rare qu'on la prononce sans une aspiration plus ou moins accentuée; mais quand on arrive aux mots qui font image (sic) ou dont le son est imitatif, on prononce presque toujours le *F* avec l'aspiration la plus exagérée». Cita como muestra *fharrasta*, *fhirrinda*, etc.».

De cette constatation on pourrait penser que la phonétique basque a pu produire d'elle-même une fricative labiale «autochtone» par l'évolution du groupe [ph] en [f] au travers d'une étape intermédiaire [fh], telle qu'évoquée par Duvoisin, faisant penser à l'évolution du grec [ph] en [f]. Ceci pourrait conforter l'idée que des formes basques modernes comme *festa* ou *fago* mentionnées plus haut, qui ressemblent précisément à leurs étymons romans, représenteraient en réalité une évolution interne en basque de formes antérieures comme *phesta* ou *phago*.

Un autre cas de figure très particulier impliquant cette fois l'intervention de la labiale [b] semble montrer qu'une éventuelle aspiration basque après labiale sonore aurait pu également produire une fricative [f] de caractère «autochtone». L'exemple le plus connu se trouve dans la variation des formes *afari* / *aphari* / *auhari* / *abari* / *aihari*, etc. 'dîner (substantif)'. La forme de base semble avoir été *auhari*, qui a donné *abari* en Navarre après une étape **auari* faisant suite à la chute de l'aspiration, et *aihari* en souletin après la fermeture du /u/ consonne en [i] consonne. Mais la forme secondaire la plus répandue en Labourd et Basse-Navarre ainsi qu'en basque de l'Ouest est *afari*, ce qui peut laisser supposer que la base *auhari* aurait pu évoluer dans ces régions d'abord en une forme **abhari* par fermeture régulière du /u/ consonne en [b], puis transformation ultérieure de la séquence [*bh] en [f] par une étape intermédiaire [*fh]. Par contre en labourdin côtier la forme hypothétique **abhari* semble avoir évolué en *aphari* par assourdissement de la labiale sonore au contact de l'aspiration.

Le problème se présente aussi en ce qui concerne le doublet *kabial/kafia* 'nid', dont l'étymon est le latin *cauea* accentué sur la première syllabe: mais en basque, lors

du passage de l'accent sur la deuxième syllabe, une forme initiale régionale **khábia* aurait pu évoluer localement en **kabbía* avant de donner **kafhia* puis *kafia*.

On peut citer également le doublet *tabernaltaferna* 'auberge', dont la deuxième forme serait issue d'une étape intermédiaire **tabherna* > **tafherna*. Il en va de même pour le doublet *afer/alfer* 'paresseux' (non souletin) / *auher* (souletin): la forme de base *auher* aurait pu évoluer hors de Soule en **abher* > **afher* avant de donner *afer* puis sa variante *alfer*.

Par ailleurs, des mots du vieux fonds comme *zubia* 'le pont' donnant en basque méridional *zufia* et même le nom *Nafarroa* peuvent aussi laisser penser à une prononciation ancienne localisée de type **zubhi* > **zufhi* et **Nabharroa* > **Nafharroa* ayant produit une fricative labiale. Pour ce dernier exemple Michelena indique (1957: 127): «El ya citado *nafar* y *Nafarroa* «Navarra» son el correlato vasco de formas que llevan *ya v* en su primera aparición en textos latinos: *Nauarri, Nauarra*». Dans la même page de cet article Michelena précise: «Pero si hoy *f* se siente como una variante de *p*, al menos en una buena parte del país, no siempre ha tenido que ocurrir lo mismo. Bien al contrario, los indicios parecen apuntar a una relación íntima con *b*».

Sur cette idée de l'existence passée d'une base phonétique basque transitoire et fugace telle que *[*bh]* donnant *[*fh]* puis *[f]*, il y a lieu aussi de considérer particulièrement le cas de l'adjectif labourdin et bas-navarrais *faun* 'creux, vide' qui provient du latin *uanu(m)* (même sens, espagnol *vano*): l'évolution phonétique attendue au Pays-Basque nord devrait être la même que celle du mot latin *sanum* 'sain' qui a donné le basque *xahu* 'net, pur, propre'; or l'évolution de *uanum* n'a pas produit **bahu* mais *faun*; on peut donc envisager l'hypothèse selon laquelle la labiale spirante initiale latine en position tonique /v/ de *vánu(m)* ait produit une forme basque primitive **bhánu*, qui a ensuite évolué normalement en **bháū* par chute régulière du *-n-*; mais à ce stade la présence de l'aspiration sur la première syllabe aura empêché l'apparition d'une deuxième aspiration sur la deuxième syllabe, de sorte que le hiatus [a.ū], au lieu de se renforcer, se sera réduit en une diptongue [aū(n)] avant que la labiale initiale n'évolue de *[*bh/fh]* en *[f]* (soit de **bháū* à *faun*).

On peut également évoquer le cas de l'adjectif basque *ferdelpherdelberde* 'vert', qui provient du bas-latin **vérde* (lat. classique *úride(m)*). Il est possible de supposer qu'une forme empruntée devenue **bhérde* aura évolué en **fherde* puis *ferde* (forme majoritaire au Nord) ou localement en *pherde* (labourdin côtier); quant à la forme *berde* également usitée, elle semble dûe à l'influence romane. Au demeurant l'absence d'attestation d'une forme ancienne **perde* en basque du Nord peut aussi laisser penser que la forme labourdine aspirée *pherde* provient du dévoisement d'une forme antérieure aspirée **bherde*.

Les divers exemples évoqués ci-dessus peuvent donc laisser penser qu'un [f] «autochtone» basque a pu naître aussi d'une occlusive labiale sonore suivie d'une aspiration.

3.7. Conclusions générales sur l'extension diachronique de l'aspiration

Des divers cas d'occurrence de l'aspiration dans le vocabulaire basque tels qu'évoqués ci-dessus, il semble que l'on puisse formuler l'hypothèse de plusieurs stades successifs d'apparition et de disparition du phonème.

3.7.1. Premier stade historique de l'aspiration

Dans un premier stade historique, concernant toute la langue basque, l'aspiration avait un caractère «étymologique» et pouvait se présenter dans de nombreux mots, soit à l'initiale absolue (ex.: *harri*), soit à l'intervocalique (ex.: *lehen*), soit après ou avant diphthongue (ex.: *ohan*, *ohoin*), soit après sonante (ex.: *erhi*), mais non après occlusive sourde comme actuellement, sauf cas très rare en euskaro-aquitain antique. Il est fort probable qu'à ce stade ancien l'aspiration, ou son étymon phonétique, n'avait pas un caractère accentuel mais phonématique et pouvait se réaliser en toute position syllabique, même au-delà de la deuxième syllabe du mot (cf. *Urriztoyen bi sarohe*, *Larrandorenen bi sarohe*, Orreaga 1284; Reguero 2012: 133). Elle pouvait aussi survenir deux fois dans le même mot (cf. *Hillarrazaha* dans le Cartulario de San Millán de la Cogolla ou le nom du bourg *Hagurahin* en Alava), bien que les nombreux exemples médiévaux méridionaux et mêmes aquitains antiques laissent à penser qu'il s'agissait généralement de mots composés.

3.7.2. Deuxième stade historique de l'aspiration

Dans un deuxième stade, l'aspiration au-delà des deux premières syllabes, par application d'une loi phonétique basque de distribution de l'aspiration entre syllabes fortes et syllabes faibles, s'est progressivement affaiblie puis a disparu par psilose à partir de la troisième syllabe, ne se maintenant, grâce, principalement, à la protection de l'accent tonique, qu'au niveau des deux premières syllabes, ressenties comme plus «fortes», soit sur la première (ex.: *haitz*, *herri*), ou bien la deuxième, qui était normalement sous l'accent (*behi*, *erhi*). De même, elle s'est limitée à une seule réalisation par mot, puisque la protection par l'accent ne pouvait s'appliquer qu'à une seule syllabe (ex.: *hil + harri* > *ilharri* 'pierre tombale'; *hil + herri* > *ilherri* 'cimetière'; *haurr + *hide* > *aurrhide* 'frère/sœur'; quant aux formes modernes *hilarri*, *hilerri* et *haurride*, elles proviennent d'une régularisation analogique récente d'après *hil* et *haur*).

C'est ce maintien de l'aspiration en syllabes «fortes», soit la première ou la deuxième, qui l'a associée progressivement à l'accentuation et a favorisé ensuite les phénomènes d'analogie, notamment accentuelle.

3.7.3. Troisième stade historique de l'aspiration

Dans un troisième stade, au cours du Moyen-Âge, une évolution divergente s'est produite entre la région bascophone du nord de la Bidassoa et celle du sud: au sud l'aspiration semble avoir commencé à s'effacer progressivement, jusqu'à la fin du 15^{ème} siècle, d'abord à l'initiale absolue, position la moins forte, à partir de la Navarre, puis dans la zone ouest/sud-ouest (Alava-Biscaye-Guipuzcoa-Rioja), et ensuite sur la deuxième syllabe, un peu plus résistante, d'abord en Navarre également, puis dans la même zone ouest/sud-ouest, pour finir par disparaître totalement. Par contre, au nord de la Bidassoa, à la même époque, tout à l'inverse, l'aspiration, nouvellement investie du rôle de marqueur complémentaire de l'accent tonique grâce à sa survie sous l'accent, a commencé à se renforcer et à se répandre en première et deuxième

syllabes: en effet, de nombreux mots sans aspiration originelle (ex.: *iri* > *hiri*, ou *bilo* > *bilho*) se sont trouvés pourvus de l'aspiration, soit en raison de leur position sous l'accent, soit par l'effet de l'imitation analogique, soit pour les deux raisons cumulées.

Cette divergence d'évolution de l'usage de l'aspiration entre le sud et le nord de la Vasconie pourrait être mise en rapport avec leur environnement socio-linguistique: les locuteurs du sud se sont trouvés en contact constant avec des parlers romans ayant perdu l'usage de l'aspiration, tandis que les locuteurs du nord, au contraire, sont restés en relation étroite avec le parler gascon qui n'a jamais perdu l'aspiration.

3.7.4. Quatrième stade historique de l'aspiration

Dans un quatrième temps et dans la même région du nord, à partir du 14^{ème} siècle, l'aspiration s'est, de surcroît, étendue à une nouvelle position: après les consonnes occlusives sourdes placées sous l'accent tonique, tant basque que roman, aussi bien dans les mots autochtones (ex.: *pitz* > *phitz* 'allumer', ou *sator* > *sathor* 'taupe'), que provenant d'emprunts (ex.: *khaxa* 'caisse', du castillan *caxal/caja*, ou *phezu* 'poids', du bas-latín **pesul/pensum*), puis, par analogie, sur certaines sourdes à l'initiale non-accentuées (ex.: *khateal/khatiña* 'chaîne', du latin *catena*).

3.7.5. Cinquième stade historique de l'aspiration

Dans un cinquième temps, qui concerne l'époque actuelle, l'aspiration a progressivement cessé d'être ressentie comme un trait complémentaire de l'accentuation des voyelles ou de renforcement de l'articulation des occlusives et a ainsi perdu son rôle fonctionnel et tout caractère productif, notamment comme source d'analogie. D'autre part, tout en se maintenant par inertie, elle s'est également éloignée de sa corrélation originelle avec l'accent tonique, tout particulièrement en souletin moderne, et ne se conserve plus dans l'usage général que par la force de la tradition.

Cependant elle devrait pouvoir continuer à conserver un rôle phonologique effectif à l'initiale absolue et à l'intervocalique pour permettre de distinguer entre eux un certain nombre de mots qui risqueraient d'être confondus en l'absence de différenciation syllabique suffisante, dans la prononciation et la graphie, dans de nombreux cas de distinction de voyelles en hiatus et de diphthongues, ainsi que dans des cas de quasi homophonie.

4. L'origine de l'aspiration: l'hypothèse uvulaire

Comme l'indiquait Michelena, la lettre <H> est très fréquente dans les inscriptions aquitaines antiques et sa position dans les mots est semblable à celle du basque moderne, si ce n'est qu'elle peut se trouver deux fois dans un même mot; mais celui-ci, bien souvent, a l'aspect d'un mot composé (ex.: nom de divinité *HERAUS-CORRITSEHE*, qui pourrait bien être *heraus-corri-tsehe*).

Comme l'aspiration n'existe plus en latin lors de la conquête romaine, on ne saurait dire si la lettre <H> des inscriptions traduisait exactement l'aspiration basque actuelle ou un son différent, ou plusieurs sons distincts mais pouvant se ressembler:

à titre de comparaison, on sait que l'alphabet latin ne permettait pas de différencier la sifflante laminale basque, aujourd'hui écrite <z>, dans le mot CISON (= *gizon* 'homme'), et l'apicale, aujourd'hui notée <s>, dans les mots SEMBE (= *seme* 'fils') et NESCATO (= *neskato* 'jeune fille').

Quant à la nature consonantique de l'aspiration originelle, Michelena indique (1977: 222): «Que la aspiración, o el sustrato antiguo de la aspiración moderna, debe ser tenida en cuenta como entidad real en la reconstrucción se infiere del hecho que, al quedar en posición final como primer miembro de compuesto [...], se endurece en -t en todas las variedades: *bet-* de *behi* 'vaca' (y de *begi* 'ojo'), *bit-* de *bibi*, *bigi* 'grano', *zot-* de *zohi*, *zo(g)i* 'terrón'». Le même auteur ajoute: «Es de notar, como contraprueba, que no parece haberse comprobado ningún caso en que -t salga de *h* procedente de *n* intervocálica. En este último supuesto hay -n en composición».

On peut également remarquer, dans un autre cadre de composition, que le /h/ antique et le /g/ devenus finaux dans le premier membre de composition semblent présenter un même résultat phonétique: *nahi* + *gaitz* > *nak(h)aitz* 'répugnance' et *begi* + *gaitz* > *bek(h)aitz* 'jalouse, envie'.

Dans les faits, sur cette question de la nature consonantique de l'étymon de l'aspiration, certains phénomènes constatables dans le basque historique permettent de poursuivre la réflexion. Il s'agit, d'abord, de la triple réalisation possible, selon la position et l'environnement phonétique, de l'initiale de nombreux suffixes de composition, selon la distribution [-h / -k / -ø], soit: [-h] sous l'accent en deuxième syllabe après un élément initial monosyllabique, [-k] en toute position après une sifflante, [-ø] à partir de la troisième syllabe (atone) dans les autres cas.

Mais cette triple réalisation possible est le plus souvent réduite au deux derniers cas dans la pratique, soit [-k] et [-ø], car il est très rare que le premier élément de composition soit un monosyllabe qui puisse laisser l'accent protecteur de l'aspiration sur l'initiale du suffixe se retrouvant placée en deuxième position syllabique. Voici quelques exemples :

- suffixe *-haril*-*karil*-*ari*: *janhari* / *bazkari* (*barazkari*) / *edari* (= *eda* + *-ari*), soit 'aliment / déjeuner / boisson'.
- suffixe *-hidel*-*kidel*-*ide*: *unhide* / *adiskide* / *bidaide*, soit 'nourrice / ami / compagnon de route'.
- suffixe *-henl*-*kenl*-*en*: *lehen* / *azken* / *gazteen*, soit 'premier / dernier / le plus jeune'.
- suffixe locatif *-ho(a)*/ *-ko(a)*/ *-o(a)*: *Ainhoa* / *Gipuzkoa* / *Zuberoa* (toponymes).

Le plus souvent, à défaut de premier élément de composition monosyllabique, non terminé par une sifflante, qui seul permet de conserver l'aspiration initiale du suffixe sous l'accent, c'est le binôme non-aspiré [-ø/-k] que l'on rencontre; par exemple:

- *-aral*-*kara*: *erdara*/*euskara*, soit 'langue étrangère / langue basque'.
- *-eral*-*kera*: *esaera*/*hizkera*, soit 'manière de parler', dans les deux cas.
- *-etal*-*keta*: *pagoeta*/*amezketa*, soit 'bosquet de hêtres / bosquet de tauzins'.

A ces divers suffixes on peut probablement en ajouter d'autres présentant des formes doubles, qui permettent de construire des adjectifs qualificatifs, comme *-oil*-*koi*, *-orl*-*kor* ou peut-être aussi *-izunl*-*kizun*.

S'agissant du suffixe *-oil/-koi*, on peut relever l'exemple de l'adjectif *ardanoi* 'amateur de vin', dérivé du mot *ardaul/ardol/arnol/ardū* 'vin' dont l'étymon est **ardano*: cet adjectif souletin et bas-navarrais oriental maintient le *-n-* en position aujourd'hui intervocalique; ceci tend à montrer que le suffixe devait commencer primitivement par une consonne qui, en deuxième élément de composition, a permis la survie du */n/* dans une position devenue non-intervocalique. Comme nous le développerons ci-dessous, nous notons cette consonne initiale hypothétique de suffixe aujourd'hui disparue par le graphème *<χ>*, que nous appliquons ici au mot **ardano* selon le schéma suivant: **ardano + *χoi > *ardan'χoi > *ardanhoi > ardanoi*.

De même pour le suffixe *-idel-kide* on peut relever le mot basque occidental *senide* 'membre de la famille', qui est associé aux formes occ. *sein* et or. *sehi* 'enfant': un étymon commun **seni* aura perdu régulièrement son *-n-* intervocalique pour donner la forme renasalisée *sein* à l'ouest et aspirée *sehi* dans l'est; mais dans son dérivé *senide* la conservation du */n/* semble due au fait qu'en composition il a perdu initialement sa position intervocalique suivant le schéma **seni + χide > *sen'χide > *senhide > senide*.

Il y a lieu également de penser que des toponymes anciens tels que *Elkano*, *Elezkano*, *Galdakano*, *Lazkano* et d'autres du même type, ont conservé leur *-n-* aujourd'hui intervocalique parce que, à l'origine, celui-ci n'était pas intervocalique mais suivi d'une consonne ultérieurement disparue, dans le cadre de formes originelles telles que **Elkanχo > *Elkanho*, **Elezkanχo > *Elezkanho*, **Galdakanχo > *Galda-kanho* ou bien encore **Lazkanχo > *Lazkanho*.

Pour des exemples tels que *Etxano* et *Elkano*, Manterola et Lizasoain (2021) citent Michelena (1957: 145) qui relevait des graphies médiévales avec *<-nn->* géminés dans les formes *Egganno* (1082) et *Helcanno* (1025), ce qui pourrait montrer que l'aspirée avant de chuter a pu renforcer la nasale sous forme *fortis* avant que celle-ci ne se lénifie, selon le schéma: **Etxanho > Etxanno > Etxano* ou bien **Helkanho > Hellkanno > Elkano*. Dans tous les cas la forme de *[-nn-]* géminés a un caractère secondaire car dans le cas contraire elle aurait produit une nasale palatalisée en espagnol.

Dans un autre ordre d'idée, on peut remarquer, bien sûr, que la forme à occlusive initiale de plusieurs des suffixes sus-mentionnés a pu ultérieurement prendre en langue une certaine autonomie dans la construction des mots (suffixes *-kor* ou *-koi*) et même en déclinaison (désinence «locative» *-ko*), voire une indépendance totale comme *kide* ou *kari*.

En ce qui concerne leur morphologie initiale il est plus que vraisemblable que chacun de ces divers suffixes avait une forme primitive unique, laquelle s'est trouvée modifiée en fonction des divers contextes de composition, mais qui commençait à l'origine par un phonème commun. On se rappelle, d'autre part, que l'aspiration basque ne suit jamais une sifflante, ce qui se vérifie dans la double forme du suffixe de l'exemple *janharil/bazkari*, qui place une occlusive vélaire après la sifflante, alors pourtant que l'articulation d'une aspirée après sifflante ne semble pas présenter de difficulté particulière.

Sur la base de l'ensemble de ces observations, il est permis de supposer que le suffixe primitif n'était pas «aspiré» mais pouvait commencer par un phonème dont le point d'articulation se trouvait dans une position intermédiaire entre l'actuelle occlusive vélaire */k/* et l'actuelle glottale aspirée */h/*, soit un son de caractère fricatif *uvu-*

laire sourd (noté ici /χ/), pouvant ressembler à l'actuelle «jota» castillane (qui, pour sa part, est vélaire), et ayant présenté des évolutions différentes selon les contextes.

Dans cet ordre d'idée, cette hypothétique fricative uvulaire antique, en contact avec une sifflante, prononcée sur l'avant de la langue, aurait progressivement avancé son point d'articulation vers le centre du palais pour aboutir à l'occlusive palatale [k]. Mais en sens contraire, dans les autres positions, soit après voyelle ou sonante, ainsi qu'à l'initiale absolue pour les formes autres que suffixes, cette fricative uvulaire aurait connu ultérieurement un relâchement de son articulation constrictive vers un simple souffle glottal, et ceci en deux temps successifs: tout d'abord en position atone ou faible (à partir de la troisième syllabe), puis par la suite également en position tonique ou forte (sur les deux premières syllabes), pour aboutir à l'actuelle aspiration laryngale [h]. Enfin, dans une phase ultérieure, cette aspiration aurait disparu en position atone intérieure, c'est-à-dire à partir de la troisième syllabe (ex.: **saroχe* > *sarohe* > **saroel/saroi*, ou **edaxari* > **edahari* > *edaari* > *edari*), pour ne se maintenir que dans les deux positions plus préservées et résistantes: l'initiale absolue et la deuxième syllabe sous l'accent primitif, ainsi que nous la connaissons actuellement.

On peut donc proposer les schémas évolutifs suivants pour les suffixes *-χari (*-χali), *-χide, *-χen et *-χo(a):

- **janχari* (**janχali*) > *janhari*; **baratzχari* (**baratzχali*) > *barazkari/bazkari*;
- **edaxari* (**edaxali*) > **edahari* > *edaaril/edari*.
- **unχide* > *unhide*; **adineχide* > **adirzkidel/adiskide*; **bidexide* > **bidahide* > *bi-daiide*.
- **lexen* > *lehen*; **atzen* > *azken*; **gazteχen* > **gaztehen* > *gazteen*.
- **Ainχoa* > *Ainhoa*; **Giputzχoa* > *Gipuzkoa*; **Zubelχoa* > **Zubelhoa* > *Zuberoa*.

En ce qui concerne le nom *Nafarroa* (Navarre) on pourrait penser à une évolution selon le schéma: **Nabarrχoa* > **Nabarrhoa* > **Nabharroa* (métathèse de l'aspiration sous l'accent) > *Nafarroa*.

Par ailleurs, on peut constater parfois une alternance [h/k] ou [h/g] à l'initiale absolue ou en position intervocalique ou après sonante, comme, parmi de nombreux exemples, avec les déictiques et démonstratifs *kau*, *kori*, *kura* et *keben/kemen*, *kor*, *kan* en Roncal et Salazar, d'une part, et *gau*, *gori*, *gura* ou *gemen*, *gor*, *gan* en Ahezkoa d'autre part, ou encore avec les toponymes *Elgorriaga* de Navarre (pour *Elhorriaga*) et les fréquents *ugarte* et *ugalde* (pour *uharte* et *uhalde*) ainsi, probablement, que les noms des villages *Igantzi* et *Agoitz* (pour **Ihantzi* et **Ahoitz*), etc.

En partant de l'exemple des déictiques et démonstratifs du roncalais, qui est un sous-dialecte du souletin, et du salazarais, qui est un sous-dialecte du bas-navarrais oriental, ainsi que de l'ahezkoan, qui est un sous-dialecte du bas-navarrais occidental, on pourrait penser que la lénitio[n] de l'uvulaire vers l'aspirée à l'initiale absolue, du côté nord des Pyrénées, s'est déroulée d'une manière progressive depuis l'ouest vers l'est et que l'on disait encore **χau(r)* en souletin et bas-navarrais oriental lors du passage à *kau(r)* en roncalais et salazarais, mais déjà *hau(r)* en bas-navarrais oriental et aussi labourdin lors du passage à *gau(r)* en ahezkoan.

Pour ce qui concerne certaines autres alternances *h/k*, comme dans l'inscription aquitaine *AHERBELSTE*, qui a été logiquement rapprochée du basque moderne *aker beltz* 'bouc noir', il faut constater que le premier élément de composition *aher-* est

parfaitement congruent avec les mots sémantiquement voisins *ahuntz* 'chèvre' et *ahuñe* 'chevreau' (de **ahume*, cf. *bizk. auma*) et l'on peut donc penser que la forme antique **aher* était bien la forme basque primitive, laquelle aura évolué sous la forme moderne *aker/akher* 'mâle caprin' par analogie avec le mot *aketz/akhetz* qui signifie 'verrat' ou 'mâle porcin'. Inversement l'actuelle forme du mot *ahardi* 'truite' a pu être initialement **akardi*, apparentée à *aketz*, avant de recevoir, de son côté, l'influence de *ahuntz*.

Par ailleurs, le doublet verbal *ahitul/akitu* 'achever les ressources, épuiser, fatiguer' est probablement dû au fait que la forme initiale *ahitu* a subi l'influence analogique du verbe *akabatu* (de sens voisin; du reste, en labourdin du Béarn, le verbe *akitu* a le même sens que *akabatu*). Pour ce qui est du doublet *habial/kabia* 'nid', évoqué sous une autre forme plus haut, du latin *cavea* ou bien, peut-être, du roman ancien *gabia*, la situation n'est pas claire, pas plus que dans celui du labourdin *harpe* 'grotte' vs soutien actuel *kharbe*.

Dans l'objectif de poursuivre la réflexion sur l'hypothèse uvulaire, la transcription romane ou en contexte roman de toponymes basques très anciens pourrait aussi contribuer à montrer comment étaient «ressentis» certains sons basques par des oreilles romanes: par exemple, le nom basque actuel du village labourdin *Arrangoitz(e)* a pour équivalent roman la forme *Arcangues*. Sur cette base de comparaison on peut supposer une ancienne forme basque *Arhangoitz*, dont l'aspiration a entraîné en parler labourdin le durcissement de la vibrante avant de s'effacer, soit de **Arhangoitz* à **Arrhangoitz* puis *Arrangoitz(e)* (de même que *orhoit* 'souvenance' y a évolué en *orroit* après une étape *orrhoit*). Quant à cette ancienne forme basque hypothétique **Arhangoitz*, elle pourrait être le résultat d'une forme antique comme **Arxangoitz*, dont le phonème uvulaire, avant de se lénifier en basque sous forme d'aspiration, aurait été ressenti et reproduit en langue romane par l'occlusive sourde (= **Arkangoitz*) avant de donner la forme néo-romane *Arcangues*.

De même, par exemple, dans le *Cartulario de San Millán de la Cogolla*, entre les 10^{ème} et 12^{ème} siècles, document rédigé en langue romane, on trouve sous deux formes différentes le toponyme d'Alava semblant signifier 'pinède': *lekte* en 952 et *lehete* en 1025. Il est permis d'en déduire que la singulière lettre <k> en contexte roman pouvait transcrire le phonème uvulaire basque au 10^{ème} siècle (soit **lexete*), tandis que le même document au 11^{ème} siècle transcrivait le même nom avec la lettre <h>, connue du vieux castillan pour noter sa propre aspiration. Cette attestation permettrait de penser que la transition basque entre le phonème uvulaire et l'aspiration actuellement connue, s'est produite entre le 10^{ème} et le 11^{ème} siècles en syllabe forte (ici la deuxième syllabe sous l'accent).

Cet exemple peut faire penser, par ailleurs, mais en plein domaine actuel de la langue basque, au nom de la commune biscayenne de *Lekeitio*, qui pourrait provenir d'une ancienne forme **Lexetexo*, formée du substantif **lexete* 'pinède' et du suffixe locatif **-χo* 'lieu', produisant par dissimilation de la première fricative puis lénition et chute de la seconde atone **Leketeho* et ensuite *Lekeitio*. Dans ce cas précis on peut noter que l'île-colline *San Nikolas*, remarquablement située à l'entrée du port (et qui tire son nom actuel d'une ancienne chapelle), était autrefois totalement recouverte de pins naturels et qu'elle a donc pu porter le nom de **Lexetexo* > *Lekeitio* avant de l'étendre au port puis à la ville.

S’agissant toujours de ce suffixe **-χo*, on peut relever aussi des toponymes géographiquement voisins comme *Elorrio* ou *Ondarroa* qui semblent être des dérivés transparents avec un ancien élément final locatif *-χol-(h)o* des bases *elorri* ‘ronce’ et *ondarr* ‘sable’.

S’agissant toujours du caractère uvulaire de l’initiale des divers suffixes considérés, on doit rappeler que, en position initiale absolue, Manterola (2015), de même que Salaberri & Salaberri (2016), mentionnent l’existence d’un autre toponyme, en Alava, actuellement *Arluzea*, qui apparaît dans le Cartulario de San Millán sous la forme *Carreluzea* en 1025, puis *Harrilucea* en 1067, montrant ainsi une évolution de la prononciation du phonème initial pouvant correspondre au même phénomène (soit en langue romane de **χarriluzea* à *carreluzea*, puis en langue basque de *harriluzea* à *Arluzea*).

Pour aller encore plus loin dans ce type de réflexion, il est logique également de supposer que l’hypothétique phonème fricatif uvulaire n’a pas limité sa position à l’initiale et à l’intérieur des mots, mais qu’il a dû aussi concerner la finale.

En effet, l’on peut remarquer que l’alternance *-kl/-θ* existe aussi lorsque certains *-k* en finale absolue se trouvent rallongés d’un suffixe vocalique: c’est le cas, par exemple, de la finale des verbes transitifs conjugués à la deuxième personne du singulier masculin comme *duk* ‘tu as’ ou *(d)ezak* ‘aies’; lorsque ces formes sont suivies d’une désinence vocalique de subordination, l’occlusive, devenue ainsi intervocalique, disparaît totalement en langue classique pour donner les formes *duan*, *duala* ‘que tu as’ ou bien *dezaan*, *dezaala* ‘pour que tu aies’.

Ce phénomène très curieux peut autoriser à imaginer que, de même qu’une fricative uvulaire serait devenue, en basque, une occlusive vélaire après sifflante, elle aurait aussi évolué de la même façon en finale absolue suivant le schéma **duχ* > *duk* ou **(d)ezakχ* > *(d)ezak*, mais différemment à l’intervocalique selon le schéma **duχan* > **duhan* > *duan* ou *dezakχan* > **dezahan* > *dezaan* avec perte régulière de l’aspiration secondaire intérieure dans une forme verbale fléchie et non-tonique.

Dans un tel cas le suffixe de deuxième personne du singulier en *-k* et le préfixe de deuxième personne du singulier en *h-* pourraient avoir une origine identique (soit *[*χ]: *duχ* donnant *duk*, mais **χaiz* donnant *haiz*), comme cela est déjà le cas pour la première et la deuxième personnes du pluriel (cf. *duGul/Gara*; *duZul/Zara*).

Dans ce même ordre d’idée, on peut également évoquer la finale en *-ak* du pluriel déterminé au cas absoluif, qui disparaît totalement lorsqu’elle est suivie d’une désinence vocalique de déclinaison dans tous les autres cas de flexion. Ici aussi on peut proposer que l’actuelle finale *-ak* résulte de l’évolution d’une ancienne forme uvulaire *[-ax]* en finale absolue, laquelle évoluerait différemment à l’intervocalique au contact d’un morphème de flexion, suivant le schéma suivant: **mendiaχ* > *mendiak*, d’une part, mais d’autre part, **mendiaχek* > **mendiahek* > **mendiaeak* > *mendiék* à l’ergatif pluriel, ou bien **mendiaχen* > **mendiahen* > **mendiaeñ* > *mendién* au génitif pluriel, par exemple, pour des formes concernant, à tout le moins, la moitié orientale du territoire de la langue basque.

En ce qui concerne l’évolution en diachronie de la fricative uvulaire, on peut supposer, au-delà de la simple allusion déjà formulée plus haut sur ce point, que la loi de distribution actuelle de l’aspiration basque entre syllabes «fortes» et «faibles», en ce que celle-ci ne peut se produire que sur les deux premières syllabes du lexème

mais disparaît au-delà, s'était déjà également trouvée en vigueur, à sa manière propre, sur l'uvulaire antique. Dans ce schéma de distribution, l'uvulaire aurait conservé sa pleine réalisation fricative sur les deux premières syllabes (fortes) du lexème, mais se serait lénifiée en forme de simple souffle glottal à partir de la troisième syllabe (faible). Ceci pouvait être la situation à l'époque de la conquête romaine, de sorte que les locuteurs proto-basques disposaient de deux réalisations alternatives pour leur uvulaire: une réalisation fricative *fortis* sur les deux premières syllabes et allomorphe *lenis*, en forme d'aspiration, au-delà de la deuxième. C'est cette dualité positionnelle de prononciation qui leur a permis, en langue romane, de rendre par leur aspirée autochtone la fricative labiale latine qui était inconnue de leur répertoire phonétique originel. Dans une étape suivante, ce phénomène de lénition à partir de la troisième syllabe se serait étendu en remontant vers les deux premières, faisant ainsi disparaître l'uvulaire, remplacée complètement à ce stade par l'aspiration en toute position syllabique. Pour résumer l'évolution diachronique d'un phénomène 'uvulaire>aspirée' en basque, on peut proposer les stades successifs ci-dessous (tableau 1).

Tableau 1

L'évolution diachronique stadiale de la fricative uvulaire primaire du basque

-
- 1) Présence possible du phonème uvulaire /χ/ en toute position syllabique articulable.
 - 2) Modification de l'uvulaire sous forme d'occlusive vélaire /k/ après sifflante ainsi qu'à la finale absolue, outre certains cas éventuels de dissimilation.
 - 3) Maintien de l'uvulaire en première et deuxième syllabe, mais lénition sous la forme de l'aspirée /h/ au-delà de la deuxième syllabe (époque de la romanisation linguistique de la Novempopulanie au nord des Pyrénées et de la Cantabrie et vallée de l'Ebre au sud).
 - 4) Extension progressive de la lénition de l'uvulaire aux deux premières syllabes sous forme d'aspiration en toutes positions (à partir du 11^{ème} siècle).
 - 5) Disparition générale de l'aspiration au-delà de la deuxième syllabe (à partir du 14^{ème} siècle).
 - 6) Disparition de l'aspiration sur les deux premières syllabes au sud des Pyrénées et de la Bidassoa (commencée au 11^{ème} siècle en Navarre et achevée ailleurs au 16^{ème} siècle), mais, dans le nord, maintien et renforcement sur les deux premières syllabes avec grande expansion analogique (situation actuelle).
-

Bibliographie des travaux consultés et/ou cités

- Altuna, Patxi & Jose Antonio Mujika (éds.). 2003. *Arnaut Oihenart. Euskal atsotitzak eta neuritzak / Proverbes et poésies basques / Proverbios y poesías vascas* (IKER 15). Bilbao: Euskaltzaindia.
- Coyos, Jean-Baptiste. 1994. Des occlusives aspirées en basque. *La linguistique* 30(2). 131-138.
- Coyos, Jean-Baptiste. 1999. *Le parler basque souletin des Arbaillès. Une approche de l'ergativité*. Paris: Editions l'Harmattan.
- Egurtzegi, Ander. 2014. *Towards a phonetically grounded diachronic phonology of Basque*. Vitoria-Gasteiz: Thèse doctorale de l'UPV/EHU.

- FHV* = Michelena (1977).
- Gavel, Henri. 1920. *Éléments de phonétique basque*. Paris.
- Gaminde, Iñaki, José Ignacio Hualde & Jasone Salaberria. 2002. Zubereraren herskariak: azterketa akustikoa. *Lapursum* 7. 221-236. <https://doi.org/10.4000/lapursum.1000>.
- Hualde, José Ignacio. 1993. Topics in Souletin phonology. In José Ignacio Hualde & Jon Ortiz de Urbina (éds.), *Generative studies in Basque linguistics*, 289-328. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Igartua, Iván. 2008. La aspiración de origen nasal en la evolución fonética del euskera: un caso de rhinoglottophilia. *ASJU* 42(1). 171-190.
- Igartua, Iván. 2015. Diachronic effects of rhinoglottophilia, symmetries in sound change, and the curious case of Basque. *Studies in Language* 39. 635-663. <https://doi.org/10.1075/sl.39.3.04iga>.
- Lafon, René. 1948. Remarques sur l'aspiration en basque. *Mélanges offerts à M. le Professeur Henri Gavel*, 56-61. Toulouse: Edouard Privat et Cie.
- Lafon, René. 1958. Contribution à l'étude phonologique du parler basque de Larrau (Haut-Soule). In Diego Catalán (éd.), *Miscelánea homenaje a André Martinet*, vol. 2, 77-106. La Laguna. (Réimpr. in Jean Haritxelhar & Piarres Xarriton [éds.], *Vasconiana*, 113-133. Bilbao: Euskaltzaindia, 1999).
- Lafon, René. 1973. La langue basque. *Bulletin du Musée Basque* 60. 57-120. (Réimpr. in Jean Haritxelhar & Piarres Xarriton [éds.], *Vasconiana*, 113-133. Bilbao: Euskaltzaindia, 1999).
- Lakarra, Joseba. 2009. Adabakiak /h/-aren balio etimologikoaz. In Ricardo Etxepare, Ricardo Gómez & Joseba A. Lakarra (éds.), *Beñat Oihartzabalen omenez. Festschrift for Bernard Oyharçabal (ASJU 43(1-2))*, 565-596. Bilbao & Saint-Sébastien: UPV/EHU & Députation forale du Guipuscoa.
- Lhonde, Pierre. 1926. *Dictionnaire basque-français*. Paris: Gabriel Beauchesne.
- Larrasquet, Jean. 1928. *Action de l'accent dans l'évolution des consonnes étudiées dans le basque souletin*. Paris: Librairie Vrin.
- Larrasquet, Jean. 1939. *Le basque de la Basse-Soule orientale*. Paris: Klincksieck.
- Manterola, Julen. 2015. *Euskararen morfología historikorako: artikuluak eta erakusleak*. Vitoria-Gasteiz: Thèse doctorale de l'UPV/EHU. <https://addi.ehu.es/handle/10810/15848>.
- Manterola, Julen & José Ignacio Hualde. 2021. Old Basque had */χ/, not /h/. Medieval data, implications for reconstruction and Basque-Romance contact effects. *Journal of Historical Linguistics* 11(3). 421-456. <https://doi.org/10.1075/jhl.19041.man>.
- Manterola, Julen & Markel Lizasoain. 2021. *Mahats* hitzaren etimología. *FLV* 131. 147-178. <https://doi.org/10.35462/flv131.6>.
- Michelena, Luis. 1950. De fonética vasca. La aspiración intervocálica. *BAP* 6. 443-459.
- Michelena, Luis. 1951. De fonética vasca. La distribución de las oclusivas aspiradas y no aspiradas. *BAP* 7. 539-549.
- Michelena, Luis. 1967. Los refranes del cuaderno de Oihenart. *ASJU* 1. 11-44.
- Michelena, Luis. 1977. *Fonética histórica vasca (Suppléments d'ASJU 4)*. Saint-Sébastien: Députation forale du Guipuscoa (2^{ème} édn. corrigée et augmentée).
- Mitxelena, Koldo & Ibon Sarasola. 1987-2005. *Orotariko Euskal Hiztegia / Diccionario General Vasco*, 16 vol. Bilbao: Euskaltzaindia (11^{ème} édn. numéérique, 2023: <http://www.euskaltzaindia.eus/oeh>).
- Mounole, Céline. 2004. Zubererazko herskarien azterketa akustikoa. *ASJU* 38(1). 207-248.

- OEH* = Mitxelena & Sarasola (1987-2005).
- Orpustan, Jean Baptiste. 1993. *Oihenarten hiztegia*. Saint-Étienne-de-Baïgorry: Editions Izpegi.
- Reguero, Urtzi. 2012. *Erdi Aroko euskara: dialektalizazioaren hastapenetarantz*. Vitoria-Gasteiz: Thèse de master de l'UPV/EHU.
- Salaberri, Iker. 2017. Aspiration in baskischen Orts-und Personnamen: ihre Bedeutung für Sprachwandel und -typologie. *Onomastica Uralica* 12. 173-187.
- Salaberri Patxi & Iker Salaberri. 2016. An introduction to Basque aspiration: the contribution of onomastics. *FLV* 122. 365-39. <https://doi.org/10.35462/flv122.3>.
- Uhlenbeck, Christianus Cornelius. 1909. Contribution à une phonétique comparative des dialectes, basques. *RIEV* 4(1). 65-120.
- Väänänen, Veikko. 2012 [1963]. *Introduction au latin vulgaire*. Paris: Klincksieck.

